



HAL
open science

Un témoignage “ en archipel ”. Joseph Bialot, survivant d’Auschwitz et auteur de polars

Vincent Manzagol

► **To cite this version:**

Vincent Manzagol. Un témoignage “ en archipel ”. Joseph Bialot, survivant d’Auschwitz et auteur de polars. Histoire. 2019. dumas-02495679

HAL Id: dumas-02495679

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02495679>

Submitted on 2 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

**Un témoignage « en archipel », Joseph Bialot, survivant
d'Auschwitz et auteur de polars**



Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire

Parcours : Histoire culturelle, politique et des échanges internationaux du Moyen âge à nos jours

Sous la direction de M. Sylvain Venayre

Année universitaire 2018-2019



Vincent Manzagol

Un témoignage « en archipel », Joseph Bialot, survivant d'Auschwitz et auteur de polars.

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire

Parcours : Histoire culturelle, politique et des échanges internationaux du Moyen âge à nos jours

Sous la direction de M. Sylvain Venayre

Année universitaire 2018-2019

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné Vincent Manzagol déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 27/06/2019

Signature :

À Anne Liban, pour sa patience et son soutien indéfectible.

Remerciements :

Je remercie en premier lieu mon directeur de recherche, monsieur Sylvain Venayre pour ses conseils avisés ainsi qu'Olivier Forlin pour son aide. Je tiens aussi à remercier Tal Bruttman qui a bien voulu répondre à mes questions. Je remercie chaleureusement Gérard Bialot, le fils de Joseph Bialot pour sa disponibilité et ses informations précieuses ainsi qu'Isabelle Mégevet et Olivier Cogne qui ont bien connu Joseph et ont accepté de me parler de Joseph. J'associe Claude Collin à ces remerciements qui a mis à ma disposition l'interview réalisé au musée de la Résistance et de la déportation de Grenoble. Par ailleurs, je remercie Emmanuel Laurentin qui m'a signalé l'existence de son entretien avec Joseph Bialot pour son émission *La Fabrique de l'histoire*, François Chayé qui a rendu possible l'accès à son film *C'est en hiver que les jours rallongent* dont le DVD est aujourd'hui épuisé et Philippe Mesnard qui a bien voulu m'envoyer son article de 2014, *Mémoire en progrès*. Enfin, je remercie Sarah Gensburger et Judith Lyon-Caen de l'intérêt qu'elles ont manifesté pour ce projet..

Introduction

Le nom de Joseph Bialot m'est apparu pour la première fois dans la rubrique « Récits et réflexions de rescapés » d'une bibliographie fournie par le Mémorial de la Shoah en 2015 à l'occasion d'un voyage à Auschwitz. Son nom suivait celui Aharon Appelfeld, dont j'avais lu et beaucoup apprécié le récit *Histoire d'une vie* et précédait celui de Charlotte Delbo, elle aussi rescapée d'Auschwitz. Pour autant, n'étant pas un grand lecteur de roman policier, le nom de Bialot m'était inconnu. C'est la découverte sur sa fiche Wikipédia de son ancrage grenoblois et aussi de l'absence de recherches universitaires ou simplement de biographie le concernant qui a fait naître ce projet. D'emblée, l'originalité de son témoignage m'a attiré en raison de son style littéraire issu de l'écriture de romans noirs, très direct et sans fioriture mais non dénué de procédés littéraires. Mais aussi parce que l'auteur raconte autant son expérience que celle de ses compagnons. En ce sens, il est un double témoin, celui de son propre vécu et celui de ceux qu'il a côtoyés. Il en ressort une série de portraits et de scènes assez stupéfiants dans lesquels sont évoqués les compagnons les plus marquants de sa déportation. Témoin de lui-même, il fait le compte rendu clinique de sa déchéance physique et émotionnelle, de ses rapports aux autres *haftlinge* (prisonniers) et aux membres de ce que Primo Levi nomme la *zone grise*, les kapos et autres gardes divers, courroie de transmission entre les SS et les simples détenus. Il est aussi le témoin direct d'événements liés à l'extermination des Juifs. *C'est en hiver que les jours rallongent*, son témoignage, est une œuvre très tardive publiée en 2002, alors que l'auteur est âgé de 79 ans. Cela s'explique en partie parce que Joseph Bialot a commencé sa carrière d'écrivain en 1978 à 55 ans, d'abord par l'écriture de polars. Il remporte d'ailleurs pour son premier roman, *Le Salon du prêt-à-saigner*, le grand prix de littérature policière.

Ce sont ces débuts tardifs qui vont m'amener à m'interroger sur son parcours d'écrivain puis de témoin de la Shoah. La doxa concernant les récits de rescapés des camps nazis explique la rareté des témoignages par une difficulté, de la Libération jusqu'aux années 80, à exprimer l'innommable, doublée d'une sorte d'indifférence, de peur, voire de répulsion face à ces récits de l'ombre. Malgré ce contexte, un nombre assez conséquent de témoignages furent publiés dès la Libération. Même si, comme le montre François Azouvi, ce « grand silence » est un mythe, cette doxa possède une part de vérité et j'ai voulu donc la confronter au cas de Bialot. Simone Veil, parmi d'autres, exprime une des difficultés rencontrées par les rescapés dans *Une Vie*¹ son autobiographie publiée en 2007 : « *Pendant longtemps, ils (les*

¹ Veil Simone, *Une Vie*, Paris, Stock, 2007.

*rescapés) ont dérangé. Beaucoup de nos compatriotes voulaient à tout prix oublier ce à quoi nous ne pouvions nous arracher ; ce qui, en nous, est gravé à vie. Nous souhaitions parler, et on ne voulait pas nous écouter. C'est ce que j'ai senti dès notre retour, à Milou (sa sœur, elle aussi déportée) et à moi : personne ne s'intéressait à ce que nous avons vécu ». Autre avis à peu près similaire, celui d'Henri Borlant, auteur de *Merci d'avoir survécu* (2011)² « Ceux qui sont directement concernés par ces récits (sa famille, les Juifs), ne les supportent pas. C'est du moins mon expérience. Je me demande souvent si ceux qui peuvent les entendre sont indifférents, moins concernés, peut-être même ennuyés ». Un peu plus loin Henri Borlant tient des propos qui vont orienter ma réflexion sur le rôle des récits testimoniaux. En effet une nuance apparaît : « Je me rends compte que quand je témoigne, je trie, je raconte des choses qui peuvent être intéressantes. J'ai toujours commencé par décrire mon évasion parce que c'est de l'action, c'est héroïque, c'est comme un roman d'aventure. Mais raconter la misère, raconter le martyre, on ne peut vraiment le faire qu'aux gens qui sont concernés et ont souffert dans leur chair et dans leur famille. Et ceux-là, ils ont du mal à vous entendre ». Je voudrais encore citer la parole d'une rescapée pour illustrer ce point important pour ma recherche. Il s'agit de la réponse d'Ida Grinspan, (décédée en 2018 et déportée à Auschwitz à 14 ans) à la question rhétorique de Bertrand Poirot-Delpech avec qui elle a écrit son témoignage³ : « Comment expliquer le relatif silence où les témoins restent plongés, de 1945 aux années quatre-vingt : quarante-trois dans le cas d'Ida ? ». Réponse d'Ida Grinspan : « Dès mon retour, j'ai éprouvé le besoin de raconter. J'ai répondu chaque fois qu'on me posait des questions. Si je ne parlais pas longtemps, c'est qu'on ne m'écoutait pas longtemps. En revanche, je découvrais ce qu'avait été la Résistance ; à travers celles qui en avaient fait et avaient payé pour ça. Je les enviais de s'être battues, d'avoir survécu par idéal, alors que moi j'avais été arrêté pour rien, uniquement parce que j'étais née juive. ». Il apparaît dans ces deux derniers témoignages que les récits dénués d'action ou de combat, sans épopée, sans geste héroïque et qui concernent des victimes ciblées pour leur appartenance raciale ont plus de mal à être formulé et à être entendu dans le contexte de l'après-guerre. On perçoit la tentation de tirer leur récit vers l'épopée comme pour répondre à une attente de l'auditeur ou du lecteur. Il est à noter que Joseph Bialot clôt aussi son récit sur le thème de la parole du survivant : « je crois que ma mère a, peut-être, pressenti le vide sidéral dans lequel ont vécu les déportés [...]. Elle ne m'a jamais posé de question mais restait les yeux mi-clos,*

2 Borlant Henri, *Merci d'avoir survécu*, Paris, Le Seuil, 2011.

3 Grinspan Ida, (avec B. Poirot-Delpech), *J'ai pas pleuré*, Paris, robert Laffond, 2002.

totalemment silencieuse, s'imprégnant de mes pauvres mots de tous les jours, lorsque je lui parlais de cette période de ma vie ». Les « pauvres mots de tous les jours » lui suffiront-ils pour exprimer ce « vide sidéral » ou bien, devra-t-il forger une langue bien à lui pour accéder au témoignage pensé et l'offrir au lecteur. Il le dit d'une autre façon quelques pages plus haut « *La mémoire sans réflexion ne sert à rien* ». Ici réside, selon mon hypothèse, la raison de ce long temps pendant lequel le récit était en gestation. Le temps de trouver une langue adéquate, le temps de penser l'événement vécu mais aussi le temps nécessaire à la mémoire collective pour laisser une place aux voix des « victimes vulnérables », pour reprendre l'expression de Philippe Mesnard⁴, aux côtés de celles, plus épiques, des héros combattants. Il s'agit donc d'un problème lié à la fois à la réception (le contexte de l'après-guerre) et à l'impossibilité de « dire l'indicible » même si, par ailleurs, la volonté de le faire était indéniable dès le retour.

Il me paraît indispensable ici de relier la chronologie de la littérature des survivants, écrivains professionnels ou non, à l'historiographie de la Shoah tant les corrélations sont étroites. Dans un premier temps le souci des historiens travaillant sur le génocide avait été de constituer des fonds d'archives, notamment en récoltant des témoignages, afin de pouvoir à l'avenir, écrire l'histoire des persécutions des Juifs. Ce fut le cas en Pologne, dès août 1944 avec la création, par le Comité central des Juifs de Pologne installé à Lublin, d'une commission historique dirigée l'historien de métier par Philip Friedmann qui récupéra les archives des différents ghettos dont ceux de Varsovie et de Łódź. La Commission, devenue en 1946, l'Institut historique juif, qui regroupait une quinzaine d'historiens, commença dès 1946 à écrire l'histoire des persécutions nazies contre les Juifs, notamment un brochure sur l'insurrection du ghetto de Varsovie grâce aux archives recueillies par l'historien Emmanuel Ringelblum, lequel avait lancé dès septembre 1939, le projet « Oyneg shabbos » consistant à récolter les archives des persécutions. En France, un travail identique s'était mis en place à partir d'avril 1943, avec la création à Grenoble du Centre de Documentation Juif Contemporain, le CDJC, par Isaac Schneersohn. À la libération, le CDJC est transféré à Paris. Les documents rassemblés concerneront autant les persécutions, les preuves des spoliations des biens juifs, en vue d'une récupération après la guerre, que des œuvres littéraires comme celle du poète polonais échappé du ghetto de Varsovie, Itzhak Katzenelson, retrouvée au camp de Vittel, intitulée *Le Chant du peuple juif assassiné*. Au CDJC, se trouvent des hommes qui seront les historiens pionniers pour l'écriture de l'histoire de la Shoah en France.

⁴ Article de Philippe Mesnard, *Mémoires « en progrès »* dans la revue de la Fondation d'Auschwitz, 2014, Belgique.

Il s'agit de Léon Poliakov, Georges Wellers et Joseph Billig. Georges Wellers est aussi un des premiers rescapés à publier son témoignage, *De Drancy à Auschwitz*⁵, dès 1946. Il sera de plus, le seul témoin français au procès Eichmann en 1961. En parallèle, en 1947, paraît le premier ouvrage d'histoire consacré au génocide des Juifs, *Le Bréviaire de la haine*⁶, écrit par le co-fondateur du CDJC, Léon Poliakov, qui n'a pas été lui-même déporté mais fut un résistant. Il ne s'agit pas ici de réécrire l'histoire de toutes les institutions historiques qui ont œuvré dans les années d'après-guerre à l'élaboration d'une histoire du génocide, mais d'établir que ce désir est présent dans les communautés juives de Pologne et de France, dès le début de ces persécutions et bien sûr à la fin de la guerre. Les archives du CDJC, seront par ailleurs utilisées par la délégation française menée par Edgar Faure au procès de Nuremberg. Je voudrais cependant encore citer deux témoignages parce qu'ils ont un rapport avec le parcours de Joseph Bialot et aussi en raison de leur date de parution qui illustre, d'une certaine façon, les deux étapes de la constitution du corpus de témoignages sur la Shoah. Le premier est le récit de Charles Papiernik intitulé, *Une école du bâtiment à Auschwitz, le 43.422 raconte*⁷. Je le mentionne pour deux raisons, d'abord Joseph Bialot évoque les jeunes déportés de cette étrange école de formation au sein du camp, ensuite, il s'agit d'un des premiers récits français sur Auschwitz publié en 1946, dans la revue *Le Réveil des jeunes*, organe de la jeunesse socialiste juive du Bund (parti socialiste et sioniste) puis sous forme de livre en 1993. Cela montre qu'au sein d'une structure organisée, politique dans ce cas, témoigner était possible dès 1946, mais la publication sous forme d'ouvrage a été réalisée beaucoup plus tardivement dans un autre contexte. L'autre exemple est le livre de Simone Lagrange (née Kadosche), *Coupable d'être née*⁸ paru en 1997. L'auteur illustre la dernière phase, celle des témoignages tardifs, souvent ceux d'enfants déportés (Simone a 13 ans en 1944), qui s'est développée en France concomitamment au procès Barbie (1987). Simone Lagrange fut d'ailleurs appelée à témoigner lors de ce procès en tant que victimes des tortures de Klaus Barbie. Son père fut déporté dans le même convoi que Bialot, celui du 11 août 1944. Dans les deux cas, il s'agit de témoignages non-littéraires, évoquant des faits bruts sans commentaire. Ces exemples montrent selon moi, que les témoignages ne sont pas reçus de la même façon selon le niveau de connaissances scientifiques du fait en question. En 1945-46, la Shoah n'est pas encore connu en détail par l'opinion car l'histoire n'en est pas encore écrite. De ce fait, la publication de témoignages est encore marginale et limitée à un cercle restreint

5 Wellers Georges, *De Drancy à Auschwitz*, Paris, Editions du Centre, 1946

6 Poliakov Léon, *Le Bréviaire de la haine*, Paris, Gallimard, 1945

7 Papiernik Charles, *Une école du bâtiment à Auschwitz, le 43933 raconte*, Paris, Editions Caractères, 1993

8 Lagrange Simone, *coupable d'être née* Paris, L'Harmattan, 1997

de personnes concernées par cet événement pour des raisons mémorielles et historiques, comme Georges Wellers, ou politiques (le sionisme), comme Charles Papiernik. À la fin du XX^e et au début du XXI^e, le contexte n'est plus le même et un lectorat apte à accueillir ces témoignages s'est constitué, ce qui rend possible la parution d'un très grand nombre d'ouvrages de ce type. Il paraît donc ici indispensable de « chronologiser » l'historiographie de la Shoah afin de tenter d'établir des corrélations entre les publications scientifiques et les parutions de témoignages. Dans *Le Lièvre de Patagonie*(2009), Claude Lanzmann affirme que lors du procès Eichmann en 1961, les juges commettaient un grand nombre d'erreurs car c'est, écrit-il, «un procès d'ignorants : les historiens avaient encore trop peu travaillé, le président et les juges étaient mal informés »⁹. 1961 est pourtant la date de la première édition aux États-Unis de l'ouvrage de Raul Hillberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*¹⁰. Mais comme le dit Henri Rouso¹⁰, ses conclusions ne sont pas encore connus à Jérusalem en 1961. En France, cet ouvrage ne sera traduit qu'en 1988. Cependant d'autres historiens avaient travaillé sur la question du génocide des Juifs. L'un des premiers est français, il s'agit de Léon Poliakov, co-fondateur du CDJC, qui publie en 1951, *Le Bréviaire de la haine*, à partir des archives du CDJC qui comprennent entre autres, celles du commissariat aux questions juives. Ouvrage considéré comme pionnier sur la question des persécutions nazis contre les Juifs. Autre exemple français, Olga Wormser-Migot qui fut une des premières historiennes à s'intéresser aux témoignages des rescapés dès 1955 avec l'ouvrage co-dirigé avec Henry Michel, *Tragédie de la déportations, Témoignages de survivants des camps de concentration allemands*¹¹. En Pologne puis en France, Michel Borwicz accomplit le même travail et soutient un doctorat d'université en France en 1953. On notera la parution quelques années plus tard, de la première traduction française du récit de Primo Levi sous le titre erroné de, *C'était un homme*, ouvrage passé totalement inaperçu alors, qui ne connaîtra le succès que l'on sait, en France qu'avec sa seconde édition et nouvelle traduction en 1987. Dans les années soixante-dix la progression des idées négationnistes fait naître des recherches centrées sur l'existence de chambres à gaz ayant les capacités techniques d'accomplir des meurtres de masse. Jean-Claude Pressac, après avoir été très proche des idées de Faurisson, rompt avec lui et entreprend d'apporter des preuves irréfutables de l'existence des infrastructures du centre de mise à mort de Birkenau. Cette démarche s'inscrit en opposition aux thèses négationnistes basées elles aussi sur la technique. Le témoignage en est exclu car apparaissant comme peu

⁹ Henri Rouso, *Réflexions sur un procès historique*, livret de l'exposition au Mémorial de Shoah, disponible sur le site Internet Archives

¹⁰ Hilberg Raul, *La Destruction des Juifs d'Europe*, vol II, Paris, Gallimard, 1988.

¹¹ Wormser-Migot Olga, *Le système concentrationnaire nazi 1933-1945*, Paris, PUF, 1968.

fiable en induisant des possibilités d'erreurs et de confusions tant la mémoire individuelle peut être trompeuse. Par exemple, concernant l'existence de chambre à gaz dans d'autres camps comme Mauthausen, Ravensbrück ou le Struthof, la confusion dans les esprits fut telle que certains camps de concentration ont pu être qualifiés de camp d'extermination sur la seule présence d'une chambre à gaz dont la fonction était limitée aux exécutions capitales individuelles et non d'assassiner des populations entières. Son ouvrage-clé paraît en 1989, *Auschwitz. Technique and operation of the gas chambers*, suivi en 1993 par, *Les Crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse*¹². Cependant, cette histoire uniquement basée sur l'étude des techniques de mise à mort, laissant de côté les premiers concernés par les persécutions, va susciter un forme de réprobation d'autres historiens comme Annette Wieviorka pour qui « Jean-Claude Pressac a ambitionné une histoire sans témoin. C'est-à-dire une histoire de la mise à mort envisagée comme processus technique. Il se place en quelque sorte dans la position du commandant du camp, Rudolf Höss, dont une grande partie du travail consiste à régler les divers problèmes techniques, dont les incidents et pannes des chambres à gaz-crématoires [...] Il y avait quelque chose d'ahurissant à lire cette histoire technicienne de la mise à mort, qui a été très soutenue par certains de mes collègues et amis – Pierre Vidal-Naquet notamment –, parce qu'ils estimaient qu'une telle approche faisait barrage aux négationnistes, que la preuve ultime leur était opposée [...] Je ne peux pas me résoudre à donner raison à Pressac. En quoi la « preuve écrite » ou « technique » est-elle plus solide que des dizaines de témoignages indépendants les uns des autres ? ». A peu près au même moment cependant, une autre approche voit le jour avec la parution du premier tome de l'ouvrage de Saül Friedlander, *L'Allemagne nazie et les Juifs, Tome 1, Les années de persécution, 1933-1939* (1997) suivie en 2008 par le second, *Les années d'extermination, 1939-1945*¹³. Dans ses deux ouvrages l'auteur, historien israélien, mêle les voix des témoins aux faits extraits des documents d'archives, ce qui donne selon Ivan Jablonka, « un récit choral où résonnent les voix de tous les témoins »¹⁴. On peut considérer qu'une fois les preuves irréfutables de la réalité de l'extermination établies, une nouvelle phase historiographique commence. C'est « l'ère du témoin » pour reprendre le titre du livre d'Annette Wieviorka, précédée selon elle de « l'avènement du témoins » dont le procès Eichmann à Jérusalem fait figure de symbole en raison du grand nombre de témoins, surtout israéliens, qui viennent à la barre. Néanmoins il s'agit de témoignages au sens judiciaire, des dépositions, et non des écrits littéraires

12 Pressac Jean-Claude, *Les crématoires d'Auschwitz*, Paris, CNRS, 1993.

13 Friedländer Saul, *L'Allemagne nazie et les Juifs, Les années d'extermination 1939-1945*, Paris, Le Seuil, 2008.

14 Jablonka Ivan, *Les Allemands exterminent les Juifs*, in La vie des idées, 28 février 2008

construits patiemment. Cependant, c'est davantage dans les années 80-90 que l'ère du témoin s'affirme, en lien avec le développement des fonds d'archives orales apparus au milieu des années 70, avec une masse de témoignages tant écrits, qu'oraux et vidéos. Quelques étapes sont à signaler, d'abord, la publication en français de, *Au fond des ténèbres*, de Gitta Sereny¹⁵ en 1975, ouvrage sur Treblinka, dans lequel on peut lire des témoignages des rares survivants dont Richard Glazar, ensuite la constitution des archives Fortunoff à l'université de Yale à partir d'enregistrements vidéos de rescapés de la Shoah réalisés au cours de la décennie 1980. Dans ce cadre, un peu plus tard, entre 1991 et 1995, Annette Wieviorka a recueilli les témoignages de cent-trente rescapés français des camps nazis. Le film Shoah de Claude Lanzmann, tourné entre 1976 et 1981 et sorti en 1985, montre aussi pour la première fois à l'écran des hommes des sonderkommando d'Auschwitz, comme Filip Müller dont le témoignage écrit, *Trois ans dans les chambres à gaz*, a pourtant paru en 1946, probablement trop tôt pour être audible, Abraham Bomba, le coiffeur de Treblinka ou Richard Glazar, déjà cité. Parmi les ouvrages à ambition littéraire, citons aussi, *Si c'est un homme* de Primo Levi, retraduit en français en 1987, qui connaît cette fois un énorme succès. On évoquera rapidement la Fondation d'histoire visuelle des survivants de la Shoah créée par Steven Spielberg en 1994 à la suite de son film, *La liste de Schindler*, ayant vocation à recueillir tous les témoignages des rescapés de la Shoah dans le monde soit 52000 témoignages récoltés dans 56 pays mais qui a curieusement oublié Joseph Bialot. J'ai laissé de côté pour des raisons pratiques, les historiographies allemande et israélienne qui sont, bien évidemment, abondante, ainsi que la création des différentes institutions mémorielles et muséales telles que le Mémorial de la Shoah de Paris, Yad Vashem et de ses historiens ou le Musée du Mémorial de l'Holocauste des États-Unis de Washington. Elles ont un rôle majeur dans la constitution et la conservation de la mémoire collective et nationale mais me semble étranger au parcours de Joseph Bialot qui s'en est et en a été tenu éloigné, bien qu'il fut invité à la fin de sa vie au Mémorial de Paris mais ne put s'y rendre en raison de sa santé fragile.

C'est dans cette vague surabondante de « paroles tardives » que s'inscrit le témoignage de Joseph Bialot.

Notre projet de recherche dans ce mémoire sera donc de montrer en quoi le témoignage de Bialot a pu s'écrire en tant que tel, seulement lorsqu'une série de conditions ont été réunies. Tout d'abord, l'acquisition d'un savoir-faire d'écrivain, puis la lente constitution de la Shoah comme objet historique autonome par l'histoire académique et enfin

¹⁵ Sereny Gitta, (témoignages recueillis par) *Au fond des ténèbres*, Paris, Denoël, 1975.

un contexte favorable à la mise en récit, et à la réception par l'opinion, des paroles de victimes vulnérables, détachées de toute action héroïque de résistance et sans obédience idéologique telle que le communiste ou le gaulliste.

Il m'a semblé indispensable de commencer par une première partie biographique afin de présenter le parcours d'un jeune juif polonais avant et pendant la seconde guerre mondiale jusqu'à son arrestation le 25 juillet 1944. La deuxième partie concerna les conditions de productions de son témoignage dès les premières tentatives à son retour en France. Avec son entrée dans l'écriture par le roman policier, nous verrons comment la parole du rescapé se dissémine dans ses polars puis plus tard et plus nettement encore, dans ses romans historiques. La troisième partie sera consacrée à son récit-témoignage sur Auschwitz, *C'est en hiver que les jours rallongent*, paru en 2002, à sa réception, à ses apports et son originalité stylistique.

Les sources utilisées sont avant tout les œuvres de Joseph Bialot, en particulier, certains romans policiers comme *Le Salon du prêt-à-saigner* (1979) et surtout *La Nuit du souvenir* (1990), et un roman historique *La Gare sans nom* (1998), tous trois parus avant son témoignage. Ce dernier sera la source principale de la troisième partie avec son dossier de presse rassemblant les articles qui ont suivi sa parution. Comme sources externes, outre le dossier de presse évoqué plus haut, j'ai utilisé une interview réalisée au musée de la Résistance et de la déportation de Grenoble le 1^{er} octobre 2005 qui aborde en détail sa période grenobloise avant l'arrestation, deux autres interviews issus des archives de France-culture, l'une par Emmanuel Laurentin le 10 janvier 2005, à l'occasion des cérémonies de la « libération » d'Auschwitz et l'autre par Tewfik Hakem pour l'émission, L'Heure des livres du 23 juin 2011. Les seules images vidéos de Bialot m'ont été fournies par une courte interview que l'on trouve sur le site de l'INA et surtout le film éponyme de François Chayé qui fut diffusé sur Arte et aujourd'hui en libre accès sur la plate-forme Vimeo. Enfin, j'ai réalisé les interviews de trois personnes ayant bien connus Joseph, tout d'abord, Madame Isabelle Mégevet, dont le père était un proche, ainsi que son gendre Olivier Cogne, ancien responsable du Musée de la Résistance et de la déportation de l'Isère. C'est à lui que l'on doit l'interview mentionnée plus haut. Enfin, le fils de Joseph, Gérard Bialot qui m'a fait part du manuscrit perdu de son premier essai de témoignage intitulé *Les Éphémères*.

Chapitre 1 : Qui est Joseph Bialobroda ?

1. Naissance à Varsovie et jeunesse bellevilloise.

1-1 « En Pologne, c'est à dire nulle part » Alfred Jarry, Ubu Roi.

L'auteur raconte cette jeunesse parisienne dans *Belleville blues*, un livre de souvenirs paru en 2005, qui débute par son arrivée en France, à Paris, le 16 juillet 1930, en compagnie de sa mère et de sa sœur. La famille vient de Varsovie où il est né le 10 août 1923. De ces sept premières années polonaises, on ne sait rien. Il semblerait qu'elles se soient effacées de sa mémoire, cependant selon son fils Gérard, il éprouvait une fort ressentiment pour ce pays qui l'avait vu naître et vers lequel il repartira le 11 août 1944, dans le dernier convoi pour Auschwitz au départ de France, le lendemain de l'anniversaire de ses 21 ans. La citation d'Alfred Jarry se trouve dans les premières pages de *Belleville Blues*, comme pour signifier, tant le néant de ses origines polonaises dans la construction de son identité que la disparition de ce pays en tant que nation le 1^{er} septembre 1939. Son père et une partie de sa famille maternelle vit déjà en France quand les Bialobroda s'installent au fond d'une ruelle dans une chambre d'hôtel, impasse Mestre. Il s'agit de fait d'un regroupement familial. Il rejoint donc la nombreuse communauté juive polonaise.

1-2 Être immigré à Belleville dans les années 30

Paris apparaît à l'enfant de sept ans comme une ville merveilleuse « où les gens dansent dans la rue » bien qu'il ressente assez vite son statut de « polack » et de juif. Il conservera d'ailleurs la nationalité polonaise jusqu'en 1947. Dans cette France des années trente l'altérité se pense encore en termes de « races antagonistes », d'« indésirables » voire de « races inférieures » et la xénophobie a pignon sur rue, les liges d'extrême droite ou certains partis politiques, l'exprime ouvertement. Par exemple, le Parti Social Français, bien que non antisémite, fait de la xénophobie un thème politique. L'administration aussi verse dans le rejet de l'étranger. Gérard Noiriel, dans *Immigration, antisémitisme et racisme en France*¹⁶, cite un document officiel de mars 1931 (une note de la Chancellerie) affirmant qu'« un bloc ethnique s'est désagrégé en Pologne pour se reconstituer en France », derrière ce langage euphémisé, ce sont évidemment les Juifs polonais qui sont désignés. Pour autant, le

16 Noiriel Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France*, Paris, Hachette, 2007

jeune Joseph bénéficie à plein de l'école républicaine et obtient en 1937, son certificat d'étude avec la mention Assez Bien. Il se classe premier du XI^e arrondissement ! Ce premier succès scolaire lui permet d'accéder au cours supérieur qui ouvre les portes du lycée. Il précise que sa classe était en grande partie composée d'« une kyrielle de métèques venus pour la plupart d'Europe de l'est » et dont il faisait lui-même partie. Si l'élément polonais semble absent dans la structuration de son identité, l'appartenance au « Yiddishland » ne s'est pas effacée avec l'arrivée en France. Il raconte que sa mère lui imposait quotidiennement un cours de lecture et d'écriture en yiddish. Rétrospectivement, il a conscience d'avoir appartenu à un milieu qui a donné à la France « un prix Nobel (G. Charpak), un cardinal (J.M. Lustiger), un Gaulois (R. Goscinny) et aussi Georges Perec et Romain Gary, des avocats et des toubibs... ». Il précise même « personne n'était illettré, et que les seuls taulards l'ont été pendant les années quarante en raison d'une conception particulière de la liberté ». Beaucoup de ses proches camarades ont disparu pendant la guerre, comme Léon G. membre des FTP-MOI du groupe Manouchian (organisations militantes puis plus tard résistantes liées au parti communiste et organisées selon la langue parlée par ses membres) et fusillé au Mont-Valérien ou pour d'autres à la suite d'une déportation : « c'est dans les nuages qu'il faut chercher les disparus » écrit-il dans *Belleville-blues*. La concentration de la population juive étrangère dans ce quartier va faciliter la tâche des policiers français les 16 et 17 juillet 1942, lors de la rafle dite du Vel'd'Hiv, opérée par la police française à l'aide du « fichier juif » constitué à la demande des autorités allemandes en octobre 1940. Son enfance d'avant-guerre ressemble grandement à celle d'un autre enfant d'immigré, italien cette fois, devenu aussi écrivain, François Cavanna² : on y retrouve la même culture populaire faite de films vus dans les cinémas de quartier et de bandes dessinées puisées dans les illustrés, le tout doublé d'une éducation faite d'errances sur les boulevards de Belleville, de Ménilmontant ou de la Villette. Là où l'on croise les « marlous à la gapette », les « bougnats charbonneux », les « prolos en bleus de chauffe » et où se parlent l'argot parisien, le javanais, ou celui des bouchers, le louchebem. Les enfants vont s'amuser place de la Villette sur les attractions des forains ou bien, poussent jusqu'au Bois de Vincennes pour jouer au football. Les événements sportifs occupent une place importante dans les distractions enfantines, boxes, catch, courses cyclistes derrière moto et évidemment les matchs de football au stade Buffalo. Il y a aussi l'attrait de l'interdit avec les maints lieux qui leur sont prohibés mais les fascinent, « bordels, claques, boxons, maisons closes, lupanars, terminologie au choix ! » tel le 106 du boulevard de la Chapelle dit « la foire aux fesses, le plus célèbre chez les mômes » [*Belleville-blues*]. La culture plus académique n'est pas totalement absente de l'univers de Joseph Bialot avec des visites nombreuses dans

les musées, gratuites pour les scolaires, en particulier au Louvre, au musée de la Marine ou celui des Invalides. Parfois, il a la chance d'assister à une représentation théâtrale comme celle de *14 juillet* de Romain Rolland à l'occasion des 150 ans de la Révolution Française en 1939. Un autre genre théâtral, plus populaire, a joué un rôle important durant cette période, il s'agit des spectacles montés aux Folies de Belleville, théâtre dans lesquels des comédiens professionnels étaient accompagnés par des figurants issus des habitants du quartier comme son oncle ou son père. Ces spectacles, faits de comédies musicales ou de mélodrames, s'inspiraient du folklore juif des shtetls russes ou polonais et véhiculaient une culture vouée à disparaître.

La confection, le tricot, *schmatès* en yiddish permettait à la population juive immigrée de l'est parisien de vivre ou de survivre au gré des fluctuations économiques qui suivirent la crise de 1929. Pour Belleville, c'est la bonneterie à domicile, la fabrication de chaussures en cuir ou la maroquinerie dans le cas de la mère de l'auteur.

1-3 Une scolarité élémentaire « brillamment arrêtée à bac moins 4 »

Joseph n'ira pas au lycée qui était encore payant et donc réservé aux plus riches. Sa scolarité se limitera au cours complémentaire qui suit l'école primaire et où l'on orientait les bons élèves qui pouvaient passer le brevet supérieur puis poursuivre au lycée. Il y fait là ses seules études initiales au moment du Front Populaire. Il raconte y avoir appris la littérature en lisant les classiques, à analyser un texte, à écrire en évitant les clichés mais reconnaît avoir été totalement fermé aux mathématiques et aux sciences. Pour les langues vivantes, la seule enseignée était l'allemand ! L'autre finalité de ce cours, professionnelle cette fois, faisait qu'on y recevait aussi une initiation technique aux métiers du bois et du fer. Il a donc, dit-il, arrêté « brillamment ses études à bac moins 4 ». Il est à noter qu'il passera à la fin des années 60, une licence de psychologie à l'université de Vincennes qui n'exigeait pas alors l'obtention du baccalauréat. En 1938, il va connaître ses premières vacances d'été à l'Île-Adam au bord de l'Oise puis quitter Paris à la fin de cette année, à l'âge de quinze ans. Sur la période qui court de la fin de l'année 1938 au déclenchement de la guerre, l'auteur ne donne aucune d'indication, on le retrouve à Pau avec sa mère et sa sœur au moment de l'Exode des Parisiens face à l'avancée de l'armée allemande donc en mai-juin 1940.

2. L'Exode vers le sud

2-1 Le Béarn, premier refuge

Les informations sur cette étape de sa vie se trouvent dans l'interview de 2005 réalisé au Musée de la Résistance et de la Déportation de Grenoble. Son père s'étant engagé en 1939, comme beaucoup de Juifs étrangers, dans les régiments de marche de la Légion étrangère, Joseph quitte Paris avec sa mère et sa sœur et se retrouve à Pau (vraisemblablement son père les y a rejoints plus tard après sa démobilisation), probablement durant l'été 40, en tout cas avant la loi du 4 octobre 1940 portant sur les « ressortissants étrangers de race juive ». En conformité avec l'article 2 de cette loi promulguée le 18 octobre, la famille Bialobroda est mise en « résidence forcée » à Nay, petite bourgade située entre Pau et Lourdes. Joseph est alors incorporé dans une Compagnie de travailleurs étrangers. Structures de Vichy originellement destinées aux réfugiés républicains espagnols appelées officiellement Groupements de Travailleurs Étrangers (GTE). Par chance, il trouve un emploi dans une ébénisterie qui lui permet d'éviter le travail de bûcheron réservé normalement aux travailleurs de cette compagnie. Il devient donc apprenti ébéniste dans l'entreprise Souverbielle à Nay et mène une vie relativement tranquille, sans souffrir de la faim et des restrictions alimentaires dans cette région rurale. À la fin du mois de décembre 1942, Joseph reçoit une convocation lui demandant de se présenter au camp de Gurs, camp d'internement situé à 54 kms de Nay. Il dit savoir alors qu' un internement à Gurs, « ça voulait dire une arrestation vers Drancy, mais après, on ne savait pas... ». Son patron Léonce Souverbielle, lui fournit, grâce à un employé de mairie complaisant, un extrait de naissance de son propre frère, ce qui lui permet de se faire faire une fausse carte d'identité grossière auprès d'un certain Jo le Bouddhiste qu'il retrouvera à Auschwitz, carte au nom de Jules Joseph Souverbielle.

2-2 Grenoble en zone d'occupation italienne

Il décide alors de partir pour Grenoble. La métropole alpine est occupée par l'armée italienne depuis novembre 1942 et il est informé qu'« ils (les Italiens) n'appliquaient

pas les lois raciales », et surtout ne pratiquaient pas les persécutions contre les Juifs décidées lors de la réunion des chefs nazis à Wannsee le 20 janvier 1942 : « dans le cadre de la Solution finale du problème, les Juifs doivent être transférés sous bonne escorte à l'Est et y être affectés au service du travail »¹⁷. Dans la zone occupée par les Allemands, le premier convoi de Juifs en direction d'Auschwitz est parti le 30 mars 1942. Mais la zone sud n'échappe longtemps aux rafles puisque le 26 août 1942, une grande rafle a lieu en zone sud contre les Juifs étrangers. Elle aboutit à l'arrestation de 6000 personnes qui seront livrées aux Allemands accompagnées par les hommes juifs déjà arrêtés en 1941 et non encore déportés et aussi des personnes juives travaillant dans les Groupements de Travailleurs Etrangers comme lui. La convocation de Joseph Bialot s'inscrit dans cette vaste opération de persécution envers les Juifs découlant des décisions prises à la conférence de Wannsee. Son jugement, il n'a que dix-neuf ans, ainsi que sa décision de ne pas se rendre à Gurs s'avèrent exacts et salvateurs si l'on tient compte du fait que très peu de Juifs déportés en 1942 ont survécu ; à titre d'exemple, Henri Borlant est le seul des 6000 jeunes de moins de seize ans déportés de France en 1942 à être revenu vivant. Cette fuite vers Grenoble lui a probablement sauvé la vie.

3. Le « refuge grenoblois »

3-1 L'illusion de la liberté

Grenoble, où « tout le monde est passé » pour reprendre un propos de l'historien Tal Bruttman dans la préface (écrite par Annette Wieviorka) de son livre *La logique des bourreaux*¹⁸, est une terre de refuge pour la population juive traquée. Cela seulement entre novembre 1942 et le 8 septembre 1943, car avec la fin de l'occupation italienne et l'arrivée des Allemands, cette zone sûre s'est transformée en nasse où la traque des Juifs va être acharnée jusqu'à la veille de la libération de la ville le 22 août 1944. Cependant, comme le montre Tal Bruttman, cette sécurité est relative dans la mesure où sévit à Grenoble des groupes collaborationnistes déjà actifs sous l'occupation italienne. Ces groupes se caractérisent par une très forte haine à l'égard de la population juive dite israélite et plus encore contre les Juifs étrangers. Il s'agit en premier lieu du Parti Populaire Français de Jacques Doriot qui possède son siège dans le centre-ville, rue Raoul Blanchard et un local de recrutement pour la LVF. Les commerces sont principalement la cible des actes antisémites

¹⁷ Wieviorka Annette, *Auschwitz, La mémoire d'un lieu*, Paris, Robert Laffont, 2005

¹⁸ Bruttman Tal, *La logique des bourreaux*, Paris, Hachette-littératures, 2003

des militants du PPF. Ainsi le 23 septembre 40, des affiches sont collées sur les magasins tenus par des Juifs avec la mention « achetez français, à bas les Juifs » [Bruttman, 2003]. Le siège du PPF est la cible d'une attaque dans la nuit du 29 au 30 juillet 1942, en représailles quatre commerces juifs voient leur vitrine brisée à coup de pierres. L'attentat n'est pas revendiqué et les coupables pas arrêtés, mais la police fait évidemment le lien entre les deux faits. Autre groupuscule antisémite présent à Grenoble, la Jeunesse de France et d'Outre-Mer, JFOM, qui rejoindra la Milice à sa création en janvier 43. On trouve aussi une section du parti Franciste de Marcel Bucard d'une trentaine de membres, parti créé en 1933 et ouvertement fasciste. À un degré moindre, on note la présence de membres du S.O.L., service d'ordre de la Légion Française des Combattants et antichambre de la Milice, dont les effectifs seront versés automatiquement dans celle-ci à sa création. Il est à noter que dans les vingt-et-un points du serment du légionnaire, le dix-neuvième s'intitule « contre la lèpre juive », serment qui sera repris tel quel par la Milice. Créée le 30 janvier 1943, cette dernière est, dans un premier temps, peu active à Grenoble, surtout en raison de dissensions internes. Cela change avec l'attentat contre son siège le 7 mai 1943, suivi de l'exécution par la Résistance en août 43 de quatre miliciens. Ces deux faits provoquent une cristallisation sur les Juifs, désignés comme responsables collectivement de ces actes et assimilés systématiquement à la Résistance [Bruttman, 2003].

3-2 Les organisations de la Résistance communiste à Grenoble

Dans la zone-sud, la mise en place de la Résistance s'accélère notamment après l'offensive allemande contre l'URSS de juin 1941. À Grenoble, la Résistance non-communiste (gaulliste, socialiste, radicale-socialiste, militaire) et communiste (FTP et sa branche immigrée la MOI) sont présentes très tôt et mais, si elles sont en contact, elles agissent de façon séparée dans des organisations autonomes. Selon l'historien Claude Collin¹⁹, la Résistance communiste est en place très vite dans plusieurs métropoles de la zone sud : Montpellier, Toulouse, Marseille et Lyon. Dans ces villes, les anciennes structures militantes du PCF, dont les sections de la M.O.I. (Main d'Oeuvre Immigrée), s'organisent et deviennent progressivement des cellules de résistance dans lesquelles la composante juive étrangère est considérable. Lyon devient la capitale de la Résistance communiste juive pour la zone-sud en 1943 [Collin,1998] et soutient la mise en place des cellules de la MOI dans les

¹⁹ Collin Claude, *Jeune combat*, Grenoble, PUF, 1998.

viles voisines, dont Grenoble où s'est réfugiés un grand nombre de Juifs dont le nombre est difficile à évaluer et ce depuis l'invasion de la zone-sud en novembre 42 et l'attribution à l'armée italienne de la partie sud-est de la France. A côté des FTP-MOI se trouve d'autres organisations de résistance juive comme l'UJRE (Union Juive pour la Résistance et l'Entraide) qui possède une section jeune et en avril 1943, l'Union des Jeunesses Juives (UJJ), organisation communiste mais exclusivement constituée de jeunes de confession juive [Collin, 1998] dont fait partie Annie Becker, futur historienne du communisme sous le nom de Kriegel. C'est dans ce contexte des années 42-43 que Joseph Bialot arrive à Grenoble et va intégrer ces organisations de la Résistance juive.

4. La tentative pour intégrer la résistance active et l'arrestation par les ultra-collaborationnistes

4-1 Un militant-résistant clandestin de l'Union des Jeunesses Juives

Dès son arrivée, il réussit à se faire faire une vraie carte d'identité dans un commissariat en falsifiant la date de naissance de son extrait de naissance puis pour s'ancrer dans le milieu grenoblois s'inscrit au Club Alpin, surtout pour garnir son porte-feuille d'une carte supplémentaire, puis, sur les conseils d'un ami, à l'Institut Commercial comme auditeur libre ce qui lui procure une nouvelle carte, identique à celle des vrais étudiants. Avec un ami, il prend contact avec l'UJJ pour, dit-il, « ne pas rester sans rien faire » et intègre le 1^{er} mars 43 une cellule de l'organisation clandestine dont le secteur grenoblois ne comporte en janvier 44 que 25 membres [Collin, 1998]. Les tâches accomplies par Bialot à l'UJJ concernent d'abord la fabrication de faux papiers et en particulier de faux livrets de famille. Pour ce faire, il cambriole avec ses camarades, une école de secrétariat, le cours Faugier, et se procurent des machines à écrire. Il participe aussi à quelques distributions de tracts à la volée en passant en vélo devant des usines ainsi qu'à des inscriptions de slogans communistes ou de V peintes sur les murs . En avril 43, il aspire à intégrer les FTP donc les forces combattantes, qui sont alors en cours de constitution. Dans le langage codé de l'époque, il s'agit de devenir un « sportif ». Selon lui, les premières actions des FTP-MOI relèvent de l'action directe avec par exemple l'incendie du cinéma le Familial qui diffusait des films allemands ou vichystes ou encore l'attaque du siège de la Milice en mai 43. Il cite aussi une gigantesque distribution de tracts place Grenette à partir des toits. Autant d'actions dont il est à priori plus spectateur et qu'acteur, même s'il semble en connaître les protagonistes. Un événement marquant dans la

Résistance grenobloise fut la manifestation patriotique du 11 novembre 1943 à laquelle il n'a pas participé car il n'avait pas reçu l'instruction de le faire. Les arrestations et les déportations consécutives à cette manifestation sont nombreuses et font naître un climat très tendu dans la ville, renforcé par la répression qui suivit le sabotage par la Résistance des réserves de munitions allemandes du Polygone d'artillerie. Cette répression, surnommée la « Saint Barthélémy grenobloise », sera principalement accomplie par des membres du PPF obéissant au service de sécurité allemand, le SD, et dirigée par Francis André dit « Gueule Tordue ». Elle aboutira à l'arrestation des principaux chefs de la Résistance grenobloise non-communiste.

4-2 Intégrer les « Sportifs » pour participer à la lutte armée.

Joseph Bialot qui est en contact avec des responsables FTP-MOI demande à intégrer ce groupe combattant surnommé « les Sportifs ». On le lui refuse, prétextant qu'il est plus utile à sa place comme chef de secteur à l'UJJ. Son fils m'a donné une autre version des faits. Selon lui, son père aurait échoué au test permettant d'entrer dans les FTP : Il s'agissait d'un test consistant à traverser la ville à pied en ayant sur soi une arme de poing. Sans doute l'objectif était de tester le sang-froid du postulant. Joseph aurait échoué à effectuer ce test et ne sera jamais devenu un FTP combattant. Il reconnaît dans son interview qu'il « aurait probablement fait un très mauvais FTP [parce qu'] il n'aime pas le sang ». En janvier 44, il quitte Grenoble, d'abord pour l'Alpe d'Huez puis pour Roanne. Il semble que ce départ soit dû aux conseils de père qui s'inquiète de la possibilité qu'il soit envoyé au STO, n'ayant pas le certificat de travail désormais nécessaire pour y échapper. À Roanne, il crée une section de l'UJJ avec des camarades grenoblois. Ses parents et sa sœur, Hélène, le rejoignent. Pendant le trajet en train, ils sont contrôlés par la police allemande avec de vrais papiers français portant le tampon JUIF, le policier les « regarde et leur rend ». « Dans ces cas-là, on survit, on ne sait pas pourquoi, ça se joue dans ce sens, là ou là » dit-il, un peu comme la sélection sur la rampe d'Auschwitz. Après quelques mois de travail dans la Loire, il est convoqué pour partir au STO, il ne veut pas y aller et décide de rentrer à Grenoble.

4-3 Fonctionnaire pour le gouvernement de Vichy

Sans certificat de travail, il risque l'arrestation. La chance lui sourit une nouvelle fois puisque grâce à une connaissance, il trouve un travail à la Défense Passive, à la vérification des masques à gaz. Il obtient un certificat de travail plus un sauf-conduit (Ausweis) signé par le Préfet de l'Isère qui, par ailleurs, était milicien. À son retour, il ne

reprend pas ses activités de résistance à l'UJJ mais avec un camarade, ils décident de gagner un Maquis le 24 juillet 44. Le 14 juillet 44, il dit avoir vu passer les avions alliés survolant les toits de Grenoble avant de monter sur le Vercors pour un parachutage d'armement. Il a un rendez-vous pour le 24 juillet avec un contact mais casse sa montre et arrive en retard. « Un acte manqué », dit-il. Le lendemain soir, en sortant du travail, il change son itinéraire habituel pour aller acheter des cigarettes au détail au bout de la rue d'Alembert. Il alors tombe sur une souricière tendue par les hommes de Jean Barbier qui attendent un marchand de vin suspecté d'approvisionner les Maquis. Ses papiers sont en règles et il répond en mentant de façon correcte aux questions qu'on lui pose mais le milicien lui demande de baisser son pantalon et comme il est circoncis, il est aussitôt arrêté. Bialot passe assez vite dans son interview sur cette arrestation. Il oriente la discussion sur la présence des otages du Vercors dans la prison de la caserne de Bonne à Grenoble, juste au bout du couloir où se trouve la cellule 34, dans laquelle il se trouve. Cette arrestation peut sembler rapide puisqu'il possède des papiers français en règle sans le tampon Juif avec un patronyme, Souverbielle, qui n'a rien de juif ni d'israélite mais évoque plutôt le sud-ouest or le Milicien qui l'interroge est lui-même originaire du Béarn et connaît Pau. Il demande même à Joseph de dire quelques mots en béarnais, ce qu'il fait correctement. C'est davantage le contexte des persécutions antisémites qui explique la rapidité de l'arrestation. Nous sommes le 25 juillet 1944, la traque des Juifs en France est acharnée malgré les défaites militaires du III^e Reich. Il apparaît même que, sentant la défaite arriver avec l'avancée soviétique et le Débarquement en Normandie, les Nazis aient voulu mener à bout le plus rapidement possible, l'extermination totale des Juifs d'Europe décidée à Wannsee. Pour la région grenobloise, cela s'est traduit par l'arrivée fin janvier ou début février 44, du kommando d'Aloïs Brunner, membre du bureau IV B 4 du RSHA et prenant ses ordres directement auprès d'Adolph Eichmann. Pendant deux mois, ces hommes vont se livrer à une traque impitoyable et à la déportation des derniers Juifs cachés en Isère. Après leur départ, cette traque ne s'arrête pas mais elle va être menée par des Français, principalement par trois groupes, les hommes de Barbier appartenant au SD et issus du PPF, la Milice et les Jeunes de l'Europe Nouvelle menés par Guy Eclache. Cette traque obéit à l'ordre signé par Helmut Knochen et Aloïs Brunner le 14 avril 1944, qui ordonne l'arrestation de tous les Juifs de nationalité française restant sur le territoire y compris les enfants, ce qui va provoquer des actions menées contre les orphelinats et les refuges d'enfants comme la Maison d'Izieu dans l'Ain, arrestation effectuée sur ordre de Klaus Barbie, le 6 avril, qui précède donc l'ordre de Brunner et Knochen.

4-4 Entre les mains des Ultras du groupe Barbier

Joseph Bialot est ensuite conduit au local du groupe Barbier rue Henri Ding où il va subir une séance de torture pour lui faire avouer son adresse. Sa sœur s’y trouvant encore, il lui faut gagner vingt-quatre heures pour qu’elle puisse s’enfuir, il résiste aux coups de matraque et à la baignoire « j’étais noir de coups ». Selon l’historien Tal Bruttman, Grenoble est à partir de Juin 44, « une ville encasernée », le but de cette politique, est de traquer à la fois les Juifs, comme on l’a dit précédemment, mais aussi les réfractaires du STO qui sont nombreux et alimentent souvent les Maquis, nombreux dans les massifs montagneux entourant la capitale alpine. Encore un fois, on trouve à l’origine de cette politique collaborationniste, le PPF qui applique à la lettre les directives de Fritz Sauckel, ministre chargé de « la mobilisation de la main d’oeuvre » dans le Reich. Le résultat de cette collaboration est la formation des Groupes d’Action pour la Justice Sociale, GAJS composés de jeunes ultra-collaborateurs agissant pour le compte de la Gestapo dans la traque des réfractaires. À Grenoble, il n’y a pas de GAJS mais un groupe de cinq hommes dirigé par Jean Barbier, tous membres du PPF et agents du SD, qui est envoyé de Lyon par Francis André en mai 44 [Bruttman, 2003]. Barbier lors de son interrogatoire en 1945, déclara qu’il « vient [à Grenoble] pour arrêter les Juifs et les terroristes ». Les hommes de Barbier s’installent rue Henri Ding, en face de l’hôtel Gambetta, siège du SD, et aussi à proximité de la caserne de Bonne qui se trouve de l’autre côté du boulevard Gambetta et où se sont installés les Allemands. Une seconde équipe du PPF opère dans le même sens, elle est dirigée par Jean Robier, le délégué du parti à Grenoble. À quoi s’ajoutent les Jeunes de l’Europe Nouvelle, groupe armé sous uniforme allemand dirigé par Guy Eclache²⁰ [Séverine Germain, 2018] ainsi que la Franc-Garde, la partie encasernée et armée de la Milice, qui a reçu l’ordre de mobilisation générale après le 6 juin 44 et dont le chef grenoblois est Julien Berthon. L’ensemble de ce dispositif émerge au SD grenoblois qui est alors un des plus importants de France [Bruttman, 2008]. Joseph Bialot évoque dans son interview, l’ambiance extrêmement tendue dans la ville lorsqu’il doit franchir les deux barrages avec contrôles d’identité, pour se rendre à La Tronche où se sont réfugiés ses parents. Grâce à ses faux-papiers en règle et son emploi de fonctionnaire, il ne semble pas s’inquiéter outre-mesure du changement de climat du printemps 44 à Grenoble. Pourtant, Juif et de la classe 43, il est doublement concerné par la traque des ultras grenoblois. Après son arrestation, il est emmené « en face de la caserne de Bonne », ce qui correspond à la rue Henri Ding, c’est donc bien le groupe Barbier qui l’a

²⁰ Germain Séverine, *Guy Eclache, enquête sur un ultra de la Collaboration*, Grenoble, PUG, 2018

arrêté. Son interrogatoire musclé a pour but de lui faire avouer sa nouvelle adresse, 12 rue Colbert, où il vit avec sa sœur, qui n'est pas l'adresse inscrite sur sa carte d'identité qui est le 2 rue Lesdiguières. Il sait que s'il tient vingt-quatre heures, sa sœur, alertée, quittera le logement : « il fallait que je tienne vingt-quatre heures pour que ma sœur se tire... ». L'insistance des hommes de Barbier pour obtenir l'adresse de Joseph s'explique par deux raisons. D'une part, le soupçon de son appartenance au judaïsme donc d'arrêter aussi les membres de sa famille. Il n'avouera que le lendemain son judaïsme. D'autre part, ces hommes sont motivés par la volonté de pillage des valeurs diverses qu'ils escomptaient trouver dans son logement. Tal Bruttman insiste dans son ouvrage *La logique des bourreaux*, sur la volonté permanente des ultras, outre d'arrêter et d'assassiner (souvent) mais aussi de piller les biens des Juifs qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains. À la question « t'es Juif ? » qui lui est posé le lendemain, il répond « oui » et il est transféré « en face », c'est à dire dans la prison de la caserne de Bonne, dans la cellule 34 où il rencontre deux personnes qu'il évoquera dans son récit : Sami Levy, le serveur et Nathan Levinstein dit Nat. On peut s'interroger sur cet aveu rapide de judéité alors qu'il aurait pu la nier et prétexter un circoncision thérapeutique au vu de ses papiers en règle et de son pseudonyme béarnais. On peut faire l'hypothèse que l'exemple de ses parents contrôlés auparavant par un soldat allemand avec des papiers estampillés JUIF et ayant échappé à l'arrestation ait pu l'influencer. D'autant plus que l'âge figurant sur sa carte avait été choisi, en modifiant l'extrait de naissance fourni par Léonce Souverbielle, pour lui éviter le STO. Rien ne dit dans son interview, qu'il ait réellement conscience du sort qui attend les Juifs arrêtés par les Nazis. Et peut-être croit-il que les Juifs français sont épargnés, ce qui expliquerait son aveu. Il lui apparaît probablement que son sort, à ce moment-là, soit préférable à celui des Résistants du Vercors arrêtés les armes à la main, et présents dans la prison, pour qui la sanction était le poteau d'exécution. On retrouve cette interrogation chez Primo Levi, juif et résistant comme Bialot : « Au moment de l'arrestation, valait-il mieux être arrêté comme résistant ou comme Juif ? », en terme de possibilités de survie. Joseph paraît ignorer jusqu'au bout ce qu'il y avait après Drancy.

Concernant son tortionnaire, Jean Barbier, et ses sbires, Bialot exprime une haine profonde à leur égard et face à l'épopée judiciaire de Barbier après la guerre, il déclare : « j'étais fou moi quand j'ai lu ça ». Qu'a-t-il donc lu ? Sans rentrer dans les détails, rappelons que Jean Barbier a été condamné trois fois à la peine capitale, qu'il a été gracié par De Gaulle en 1966, qu'il a vu sa peine de prison réduite à 20 ans par Pompidou en 1970, puis bénéficié de remises de peine qui lui ont permis d'être libéré en août 1983 [Germain, 2018].

4-5 Le convoi 78 du 11 août 1944

Après une semaine passée dans sa cellule, il est transféré à la prison Montluc de Lyon qui est pleine, on l'envoie donc à la prison Saint-Paul vers le 2 ou 3 août. Il y reste jusqu'au 11 août. Entre temps, il écrit à ses parents pour leur demander de lui envoyer de l'argent. Il ne craint donc pas de trahir leur adresse. Il reçoit donc 300 francs avec lesquels il s'achètera trois paquets de Gauloises. Il part de Lyon dans le convoi numéro 78, l'avant-dernier au départ de France et le dernier pour Auschwitz. Le train à compartiments transporte 750 personnes, 300 femmes, 438 hommes et 12 enfants. Il évite Paris et le 15 août, fait une halte au camp de Vittel où sont internés des résidents anglais et américains, il y fume ses premières cigarettes américaines et apprend le débarquement allié en Provence. Après neuf jours de voyage, le convoi franchit le grand mirador central de Birkenau, le 22 août 1944, pour stopper sur la Bahnrampe entre les parties dites BI et BII du camp.

Chapitre 2 : Les conditions de production du témoignage

1. Devenir écrivain pour témoigner de l'indicible.

1-1 Les premières tentatives

Raconter Auschwitz s'est imposé à Bialot dès son retour pourtant ce n'est qu'en 2002 que paraîtra son récit sur Auschwitz, *C'est en hiver que les jours rallongent* [CHJR]. Presque tous les témoignages de survivants évoquent inmanquablement la nécessité de raconter ce qu'il s'est passé, ce qu'ils ont vu et vécu. Pour certains, comme Robert Antelme, ce fut même une raison du refus d'abandonner la lutte pour la survie. Il existe par ailleurs dans la tradition juive une injonction biblique qui a pu l'influencer inconsciemment, le Zakhor, « souviens-toi » qui invite le témoin à être porteur de mémoire. À Varsovie, dans le ghetto, les autorités donnent l'injonction aux Juifs d'écrire, en utilisant n'importe quel type d'écrits. Dans les images filmés ou même les interviews, on peut constater à plusieurs reprises qu'il est saisi par l'émotion lorsqu'il doit évoquer certaines scènes. Dans l'interview d'Emmanuel Laurentin, il se livre plus volontiers à un cours d'histoire, se montre didactique, et évite consciencieusement de parler de son expérience propre. « C'est embêtant de parler de soi », dit-il. L'émotion le submerge même totalement lorsqu'il veut relater un événement qui se produit le 1^{er} janvier 1945 et sur lequel nous reviendrons. Une émotion telle qu'il déclare « J'peux pas le raconter, ça me retourne ». Il faut le talent du journaliste pour le ramener à ce qu'il a vu et vécu, débarrassé des connaissances encyclopédiques acquises ultérieurement. L'humour, souvent noir, sert aussi de paravent à une sensibilité envahissante révélatrice d'un traumatisme non résorbé ou peut-être non résorbable malgré les neuf ans de psychanalyse qu'il a effectués aux alentours de mai 1968. Les théories récentes sur le stress post-traumatique paraissent s'appliquer ici. Ce que confirme son fils Gérard qui comparait son père, lorsqu'il évoquait Auschwitz à Abraham Bomba, le coiffeur de Treblinka, dans la scène célèbre du film Shoah : « d'un seul coup, il repartait là-bas ». Il évoque aussi l'échec de ses tentatives pour témoigner auprès des scolaires trop jeunes « ils ne comprenaient strictement rien, cela les terrorisait ». Malgré une séance avec des Terminales qui s'est bien passée mais là « c'est moi qui suis sorti malade ». Il le confesse volontiers, « je ne trouve pas les bons mots ». Le recours à l'écriture, par la distanciation qu'elle induit, lui a donc permis de

s'exprimer plus facilement. Cela semble même être une nécessité « j'écris des bouquins, sinon je deviendrais fou » dit-il. À peine de retour, en mai 45, il écrit son récit à deux reprises puis le jette.

1-2 Les *Éphémères*, échec d'un projet ambitieux

Il réitère l'expérience de façon plus ambitieuse au début des années 80 avec un ouvrage totalement rédigé intitulé *Les Éphémères* dont le manuscrit est aujourd'hui perdu. Selon son fils Gérard, c'est l'affaire du Carmel d'Auschwitz et l'attitude du pape Jean-Paul II²¹ qui aurait provoqué une colère chez lui et l'envie de donner sa vérité sur le camp. Cette fois, ce sont les éditeurs qui refusent son témoignage. Il dit avoir essuyé dix-sept refus d'éditeurs. Les raisons invoquées sont diverses, selon son fils, le récit était trop violent. D'autres fois Bialot admet une construction défailante, « bien écrit mais mal foutu ». Il cite la raison invoquée par Gallimard : Le livre vient trop tard. Il rapporte aussi réponse plus surprenante d'un éditeur « ça n'intéresse plus personne et puis il n'y a pas de sexe ! ». Le contexte hédoniste des années soixante-soixante-dix est passé par-là. Ces décennies correspondent effectivement à un creux en ce qui concerne les publications sur les camps nazis, à quelques exceptions près comme Charlotte Delbo²² ; à titre d'exemple, le récit de Primo Levi est traduit en français une première fois en 1961, sous le titre (erroné) de *C'était un homme* et passe totalement inaperçu alors qu'en 1987, avec une seconde traduction bien meilleure, il connaît le succès que l'on sait. Le contexte avait alors à nouveau changé.

2. Une première carrière d'écrivain dans le roman policier

2-1 Le Salon du prêt-à-saigner

Bialot se lance dans l'écriture de romans policiers probablement un peu avant, l'échec des *Éphémères*. Il est convalescent, n'a rien à faire et a toujours aimé les polars qui relatent « des faits et des actes ». De plus, il qualifie aisément les Nazis et leurs collaborateurs de « gangsters ». Manifestement, le polar lui permet d'exprimer une violence contenue. Il le dit lui-même au micro de Tewfik Hakem en 2011 dans l'émission *l'Heure des livres*²³, il y a dans ses polars « une violence invraisemblable ». Il connaît cette fois la réussite dès son premier

²¹ En 1984, des religieuses Carmélites polonaises s'installent à l'intérieur de l'enceinte de Birkenau. Le Pape Jean- Paul II, ancien évêque de Cracovie, ne s'oppose pas à cette installation qui provoque un tollé dans la communauté juive mais aussi chez certains catholiques.

²² Charlotte Delbo publie ses témoignages en 1965, 1970 et 1971. Elle est une déportée politique et non raciale. Voir bibliographie.

²³ Tewfik Hakem, émission *L'heure des livres*, France Culture, 23 juin 2011

roman, *Le Salon du prêt-à-saigner*, publié en 1978 et lauréat du Grand prix de littérature policière l'année suivante. Le titre est une allusion au quartier du Sentier et au milieu du *shmatès* déjà évoqué plus haut, dans lequel Bialot, selon Isabelle Mègevet, la fille de son meilleur ami, a mené une carrière honorable de commercial dans l'entreprise familiale puis dans la sienne, dans le commerce en gros de vêtements, entreprise nommée « Sophie rêve » du prénom de sa nièce (Isabelle Mègevet). Pour le chroniqueur et auteur de polars Jean-Patrick Manchette, « c'est la révélation de première grandeur du polar français » de l'année 1979²⁴. « Maître Joseph » écrit-il « a du goût et du talent pour les scènes de violence extrême » ; « en deux coups de cuillères à pot, cet homme s'est imposé au premier rang. Chapeau ». L'historien Emilien Ruiz, qui sur son site Devenir historien-ne²⁵ a publié en 2012 une nécrologie de Joseph Bialot, distingue nettement les deux parties de son œuvre : la fiction (romans policiers et historiques) et son récit-témoignage, comme s'il n'y avait selon lui, je cite, « aucun rapport ». Or, il apparaît que dans certains récits policiers affleurent bien des éléments littéraires, images, descriptions, métaphores, lexique, qui relèvent déjà du témoignage de son expérience de déporté. Dans une des premières scènes du film que François Chayé lui a consacré, il évoque l'odeur d'Auschwitz qui lui revient chaque automne, vers la Toussaint dit-il. Un mélange de brume, de pluie et de végétation en décomposition. Par ailleurs, Gérard Bialot, son fils, m'a précisé que son père n'avait pas « tout raconté » et en particulier un épisode qui a dû lui être extrêmement pénible à supporter au point de ne pouvoir le raconter dans son récit. Il s'agit du nettoyage du bloc des tailleurs qui avait été bombardé par erreur par les Alliés durant les derniers temps du camp, probablement à l'automne 44. Dans un tout autre contexte, cette scène abominable semble poindre en filigrane dans un extrait du *Salon*, page 130-131, il décrit une explosion et un corps déchiqueté - je souligne les éléments correspondants à « l'ambiance Auschwitz » telle qu'il l'évoque dans le film - « [...] *la tête de Mustapha soudain détachée de son corps roula dans le caniveau. Le tronc retomba avec un mouvement de feuilles mortes ; en touchant le sol, il se referma sur lui-même comme un accordéon qui se replie. Une colonne de sang brilla, écarlate, sous l'éclat métallique de la pluie, puis se mêla au ruisseau, rosissant un instant le bitume laqué de noir.* ». Déjà au début du roman, le lecteur est frappé par une description étonnamment à la violence hyper-réaliste où il est déjà question de corps déchiqueté : « [...] *les intestins troués, le colon éclaté, le foie déchiqueté [...] le sang avait dû gicler de l'artère se mêlant à la pluie [...] se diluant dans le ruisseau* ». On pourrait multiplier les exemples de cette violence

²⁴ Jean-Patrick Manchette, *Chroniques*, Paris, Rivages/Noir, 1996 et 2003

²⁵ Emilien Ruiz, sur la plateforme académique hypotheses.org, où l'on trouve le site Devenir-historien.es

extrême qui avait retenue l'attention d'un lecteur pourtant averti comme Jean-Patrick Manchette.

2-2 « tout et rien les ramène là-bas », *La Nuit du souvenir*.

Dans un autre polar de 1990, *La Nuit du souvenir*, l'auteur va plus loin dans l'évocation de la déportation. Le titre même de ce roman nous met sur la voie, il faut pour cela le lire en inversant les termes : Le souvenir de la nuit. Comme si, derrière le polar, il tentait déjà de raconter, ce cauchemar qu'il retrouvait chaque nuit. *La nuit*, est aussi le titre du récit d'Elie Wiesel, un des premiers publiés sur ce thème en 1958. L'évocation de la déportation est ici explicite mais par le biais d'un personnage fictif, Lucien Perrain, un rescapé lui-aussi. L'auteur ne précise pas de quel camp pour maintenir une distance avec lui. Conseiller commercial comme Bialot, il mène ici l'enquête en parallèle avec la police pour retrouver son petit-fils kidnappé. Cette fois, c'est l'intériorité du personnage, facilitée par le procédé littéraire de la focalisation interne (ou point de vue interne), qui évoque plus explicitement cette fois, en transparence, celle de l'auteur lui-même. Les exemples sont innombrables où Bialot nomme une sensation de dégoût ou de nausée « qu'il traînait depuis la guerre » « ressurgissant du néant au moindre désordre de sa vie ». Le lexique évoque aussi le *lager* comme cette « la ville couleur de cendre ». Son personnage permet d'entrevoir comment l'expérience concentrationnaire marque les survivants dans leur inconscient, notamment dans leur sommeil : « Lucien dormait. Comme presque toutes les nuits, il retournait en Silésie, [il] plongea dans son cauchemar familial » « Perrain jura, en allemand, en russe, en polonais ». La création d'un personnage d'ancien *häftling* (prisonnier des camps) permet une distanciation qui autorise une expression plus libre des séquelles de sa déportation. Elle rend possible une extériorisation de son fonctionnement mental qui procède par des associations d'idées et, inmanquablement, le ramènent aux événements vécus à cette époque. On remarque l'utilisation fréquente d'un pluriel anonyme et collectif pour parler des déportés : « à vingt ans, va expliquer à un tas de pingouins des années 90, que les déportés retournent toutes les nuits au camp ! » et que « tout et rien les ramènent là-bas » « le passé accourt », « l'image remonte des ténèbres du souvenir ». À travers ces mots se révèle l'impossibilité qui fut la sienne, face au risque de l'incompréhension, de témoigner à son retour. Le recours au personnage de fiction permet de contourner l'obstacle et d'exprimer des

sensations corporelles comme la douleur, le froid et la faim. La faim, par exemple devient « cette bête inconnue qui me suce le sang, qui aspire ma vie en pompant la moelle de mes os ». Il atteint même les limites du langage pour l'évoquer de façon réaliste : « au-delà d'un certain niveau de famine, les mots pour en parler deviennent surréalistes » (les descriptions de la faim sont récurrentes chez lui, nous y reviendrons dans la dernière partie). Des sensations physiques se sont comme gravées dans sa mémoire kinesthésique, comme celle de marcher les « chevilles de guingois » à cause de la neige qui colle aux semelles de bois et provoque la formation de sabot rendant la marche pénible. Il est question aussi des « chaussettes russes » faites de chiffons afin d'atténuer les douleurs provoquées par les souliers de bois. Le froid, « l'enfer n'est pas flamme mais neige et glace », « chacun essayait de pomper la chaleur des autres » la nuit sur les « coya » (les châlits). En plus des sensations physiques et tactiles, des réminiscences olfactives, « des baraques pleines de merde » ou auditives se font jour au moindre stimulus, par exemple, un accent méridional, va instantanément réveiller le souvenir du « complice des nazis et sa gueule de gouape à l'accent méridional » qui l'avait arrêté et lui avait fait subir le supplice de la baignoire à Grenoble. Les lieux évoqués dans ce roman ne sont pas nommés comme je l'ai dit plus haut, mais il semble évident qu'il s'agit d'Auschwitz. Outre, le mot Silésie, qui désigne la région voisine d'Auschwitz qui se trouve en Haute-Silésie, il est question de « ce jour de janvier 45, lorsque les SS avaient fait évacuer le camp et que les Russes arrivaient ». Bialot étant un des très rares français encore présent le 27 janvier 45 dans le Camp-souche au moment de la découverte du site par une avant-garde de l'Armée rouge.

Le détour par la fiction du roman policier, avec la liberté de ton qu'il autorise, va permettre à Joseph Bialot, peu à peu mais de plus en plus explicitement, de disséminer des éléments autobiographiques et par là, d'exprimer ce qu'il avait échoué à faire directement avec ses deux tentatives de récit testimonial en 1945. Il met à jour progressivement les éléments d'un « savoir-déporté » pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Anne-Lise Stern, psychanalyste et survivante d'Auschwitz où elle fut déportée au printemps 44 à l'âge de vingt-deux ans ; un parcours assez proche de celui de Joseph, qui suivit aussi une cure psychanalytique et passa une licence de psychologie après 1968. Pour Anne-Lise Stern le savoir-déporté correspond au contenu que chaque déporté livre²⁶ de son expérience. Il ne s'agit pas d'actes de résistance ou de jugements moraux ou politiques au sujet des Nazis mais d'un savoir sur la déshumanisation, le « déchet, la loque », Mais « quand il (le survivant) en

26 Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté, camp, histoire, psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2004.

parle, en témoigne, loque, il ne l'est plus ». Bialot dans *La Nuit du souvenir* utilise l'image du fantôme, du zombie, image récurrente chez lui pour parler de la déchéance physique subie par les prisonniers, « des zombies en uniformes bleus ». Les fantômes sont ceux qui, comme des revenants sont de retour des camps, mais ce sont des morts-vivants qui retournent la nuit à leur « cauchemars familiers ».

Un autre thème apparaît dans ce roman policier au détour d'une phrase qui est déconnectée de l'histoire. C'est celui de la disparition de la mémoire et du problème du témoignage. Il s'exprime subrepticement, au détour d'une phrase, lorsque les SS « brûlent leurs archives » et provoquent le risque que « même notre mémoire disparaîtra ».

Cependant, malgré cette prise de conscience, Bialot va continuer à écrire des romans policiers. Il en publiera 24 tout en écrivant en alternance des romans historiques sur des périodes assez variées et pas seulement sur l'Occupation. Ce nouveau genre lui permet d'aborder sans détour cette période et surtout d'inventer des personnages très proches de lui et ayant vécu des expériences quasiment similaires aux siennes.

3. La dissémination d'éléments autobiographiques dans les romans historiques

3-1 La Gare sans nom

Il commence à écrire des romans historiques en 1988, dix ans après son premier roman policier avec une saga intitulée *Le Vent du Sud* qui comprend deux tomes : *Élisabeth ou le Vent du Sud*, 1988 et *Judith*, 1990. Le second cycle nommé *Le Semeur d'étincelles*, débute avec le roman du même nom en 1996 et se poursuit avec *La Gare sans nom* en 1998 [voir la bibliographie]. C'est cette deuxième « saga familiale » qui va nous intéresser. Elle débute aux alentours de 1870 et inscrit ses personnages dans les luttes ouvrières et s'achève vers 1950.

La Gare sans nom débute en 1940 et plonge le lecteur dans l'histoire politique française avec une famille composée d'Etienne Mongeon, membre de la Cagoule qui rentre d'un exil en Espagne, de Pascal, son neveu, officier de l'armée française, mobilisé en 40 puis fait prisonnier pendant la Débâcle. Leur père, vieux communard est mort lors des affrontements du 6 février 1934. On trouve aussi un personnage proche par sa biographie du père de Joseph Bialot, Marc Feldman, juif polonais, « bellevillois de souche » travaillant dans le shmatès et parlant yiddish. Comme Bialot père, il s'est engagé dans la Légion étrangère.

Marc combat à Narvik puis rentre en France en juin 40. Marc et Etienne sont indirectement liés par le personnage d'Hortense, ex-femme d'Etienne, mère de Pascal et compagne de Marc, par ailleurs membre de PCF. Ce gros roman de 400 pages permet à Bialot de faire montre de ses connaissances historiques qui sont vastes et précises mais cela le rend parfois un peu inutilement didactique car ce sont des connaissances issues de ses lectures, non ancrées dans son vécu. Les lieux utilisés pour situer ces actions nous signalent l'élément autobiographique de l'œuvre. On retrouve le Béarn et la ville de Nay où, comme nous l'avons vu, la famille de Joseph s'est réfugiée en 1940. On retrouve Marc Feldman réfugié à La Tronche (38) comme les parents de Joseph.

L'auteur mêle en permanence ces traces autobiographiques à des faits historiques comme le personnage (réel) de Varian Fry, journaliste américain vivant à Marseille qui a sauvé entre 2000 et 4000 Juifs et militants antinazis dont de nombreuses personnalités comme André Breton, Max Ernst, Marc Chagall ou Claude Levi-Strauss, en leur fournissant des visas pour les États-Unis. L'auteur a attribué des éléments autobiographiques à deux personnages différents. Le premier est Pascal Mongeon, personnage important du roman, d'abord militaire puis résistant et finalement arrêté et déporté à Auschwitz dans les mêmes conditions que l'auteur. L'autre, Paul Hirschkopf, correspond davantage à l'auteur avant sa déportation, il a 18 ans en 41, juif, il se réfugie en zone sud et fait un apprentissage en ébénisterie à Coarraze, exactement comme Bialot. On retrouve sans difficulté tous les éléments autobiographiques dans les passages concernant Paul : la fuite à Grenoble muni d'une fausse carte d'identité, l'engagement dans l'UJJ, les troupes italiennes, les « Bersaglieri » à chapeau à plume de coq de bruyère défilant dans les rues de Grenoble en chantant le chant fasciste « vincere, vincere, vincere », le vol d'un pistolet Beretta à la piscine municipale Jean Bouin (il le raconte dans l'interview du Musée de la Résistance), le braquage du cours Faugier, les « papillons » collés sur les murs, le fonctionnement des cellules de trois personnes à l'UJJ ... etc ... Par contre, son personnage participe à l'attentat contre la Maison des étudiants place Paul Mistral où résidait l'État-major de la Wehrmacht, au dynamitage d'un cinéma (le Familial) qui passait des films de propagande, actions auxquelles Joseph dit n'avoir pas participé. Cet écart par rapport à la réalité peut signifier une difficulté à assumer son échec à intégrer les « Sportifs », c'est à dire les FTP-MOI qui pratiquent la lutte armée et peut-être aussi son arrestation pour raison raciale et non politique.

Il fait dans ce roman une histoire des Résistances et des Collaborations sur lesquelles il est très documenté mais les persécutions raciales, même si elles sont mentionnées, notamment les convois à partir de 1942, ne sont pas centrales. Ce n'est pas un roman sur la Shoah. Un seul personnage juif est arrêté, Esther qui s'occupe d'une maison à Saint-Nizier où sont cachés des enfants Juifs qui sont raflés. Une rafle est mentionnée par Tal Bruttman pour ce village du Vercors mais elle est très différente, il s'agit d'un contrôle sur la ligne de tramway Saint-Nizier-Villars-de-Lans. L'événement du roman renvoie davantage à la rafle de la Maison d'Izieu et au personnage de Sabine Zlatin qui la dirigeait. Esther incarne aussi la Résistance dans l'esprit de l'auteur, même s'il s'agit de résistante civile.

Le roman contient une multitude de faits réels de cette période qu'il est difficile de tous mentionner mais ils révèlent ses connaissances pointues sur la période, on peut relever par exemple une mention de la mortalité effroyable des asiles d'aliénés, fait encore peu connu en 1998. Il exprime sa haine féroce contre les Collaborateurs, en particulier contre les écrivains tels Rebattet, Céline (en 1998, cet auteur bénéficie encore d'une aura de grand écrivain qui minimise son antisémitisme et sa collaboration), Drieu la Rochelle, Paul Morand, ou des journalistes comme Jean Hérold-Paquis, membre du PPF. C'est probablement cette agressivité qui avait provoqué le rejet par les éditeurs des *Éphémères*, notamment de Gallimard, éditeur de L.F. Céline.

Un grand nombre d'événements de l'histoire de Grenoble sont présents dans le roman. Il reprend même une erreur fréquemment rencontrée concernant le lien de causalité entre l'arrestation des quatre cents manifestants après la cérémonie patriotique interdite du 11 novembre 1943 et le sabotage de la réserve de munitions des Allemands du Polygone d'artillerie le 14 novembre. En réalité, l'action accomplie par le résistant Aimé Requet était prévue avant le 11 novembre et avait dû être reportée, donc sans lien avec la manifestation²⁷. Bialot raconte la répression qui s'ensuivit baptisée la « Saint-Barthélémy grenobloise » ou « Opération Grenoble » selon le nom de code allemand (novembre-décembre 1943) qui « décapita » la Résistance grenobloise. On lit aussi la description du dynamitage de la caserne de Bonne de Grenoble par le FTP-MOI polonais Aloyzi Kospisky dit Eloi, le 2 décembre 43 où se trouve le nouveau dépôt de munitions allemand mais aussi la prison dans laquelle Bialot sera détenu en juillet-août 44. Il y est question aussi du survol de Grenoble par les avions alliés le 14 juillet 44, de l'affaire Jourdan, du nom du chef de la Milice de Voiron, exécuté

²⁷ Claude Muller, *Les Sentiers de la Liberté*, Sayat, Gérard Tisserand Editions, 2003

chez lui avec toute sa famille par deux jeunes Résistants. Son personnage, Pascal, entré dans la clandestinité est d'ailleurs arrêté par les Miliciens voironnais. Le récit concernant ce personnage est surprenant car après son arrestation, il est déporté avec des Juifs dans un wagon SNCF de 3ème classe début août 44. On pense évidemment à la déportation de l'auteur, qui a été déporté, dit-il, en compagnie d'otages venant de Voiron qui se trouvent dans un autre wagon. La réalité s'insère ici dans la fiction et il s'agit de la réalité de l'auteur. Son personnage est donc l'un des otages voironnais. Les conditions du voyage sont les mêmes : ils sont neuf dans un wagon de huit places, exactement comme dans la réalité du convoi 78 raconté par Bialot. On retrouve la halte à Vittel et les cigarettes Player's données par les Anglais dont il parle dans son interview, la durée du voyage est la même : onze jours ; l'arrivée de Pascal à Birkenau est aussi un mélange d'éléments réels et de fiction. On trouve, par contre, dans ce roman, un fait réel dont il a été témoin grâce aux wagons dotés de fenêtres vitrées du convoi 78 et évoqué dans le film de François Chayé mais absent de CHJR. Il s'agit de l'arrivée à Birkenau, en même temps que son convoi, d'un autre train constitué cette fois de wagon à bestiaux. Dans le roman, la description, au présent de narration, de l'ouverture des portes est saisissante : « la porte grince et dévoile sa bouche noire, le chant meure, (l'orchestre était jusque-là en train de jouer), issus de la fournaise noire des voitures ouvertes (on est en août) des hommes paraissent. Des hommes nus avancent vers l'ouverture sur la voie et tombent. Ils sont nus, tous. [...] Un à un les wagons crachent leur cargaison. Sur le quai, les hommes dénudés s'entassent, se mêlent [...] Tous ne sont pas morts [...]. Les nus encore en vie s'alignent par rangées de cinq ». Il décrit ici l'arrivée d'un « transport » rempli de « musulmanes », cachexiques issus d'un autre camp et destinés aux chambres à gaz.

L'auteur évoque aussi pour un des personnages, le cas des « mishlinge », c'est à dire, dans la classification nazie issue des Lois de Nuremberg, les sang-mêlés ou métisses, dont la composante aryenne est supérieure à la part juive. Bialot, de part ses vrais/faux papiers fut considéré comme un « mischling » du premier degré à son arrivée à Auschwitz. Il avait dû s'inventer une grand-mère juive, ce qui lui permit d'éviter la sélection sur la rampe d'Auschwitz. Par contre, son personnage la franchit grâce aux conseils des membres du Canada et se retrouve tatoué du matricule 193 143, celui de Joseph Bialot. On retrouve une autre scène appartenant à la réalité décrite dans son témoignage : le premier repas distribué dans des gamelles, mais en n'en donnant qu'une seule pour deux prisonniers et sans cuillère. Pascal éprouve alors une haine violente lorsqu'il observe son comparse laper « sa » soupe et il découvre la même haine dans le regard de l'autre lorsque c'est à son tour de manger. La faim

est décrite de façon très littéraire pour en faire percevoir l'horrible réalité. Il utilise plusieurs métaphores comme par exemple « l'hydre » ou « l'étincelle qui brûle la cervelle », « la faim immonde qui pointe son nez vert ». On la trouve évoquée dans un étonnant passage fait d'un long monologue intérieur. Ce fait est absent de CHJR mais raconté par Bialot dans le film de Chayé pour tenter de dire la faim extrême. Il s'agit d'un rêve : « *Pascal rêve. Il rêve et mord à pleine dent dans une omelette au jambon. [...]. Tout danse, saute se tord, s'emmêle, tandis que les mille têtes de l'hydre gueulent à tous vents : faim ... manger ... faim [...] Aufstehen ! Debout ! Le cri du matin. L'appel du Schreiber ou du Stubedienst, les auxiliaires du chef de block... Pascal ouvre les yeux et cesse de mastiquer son omelette, sa couverture coincée entre les dents.* ». Dans son rêve, même les odeurs sont là « *odeur de miel du pain chaud, odeur viande bleue, de chair à point, senteur poivrée de cochonaille qui vrille les narines, l'arrière-gorge et roule comme du mercure sous chaque molécule de peau.* ». Une scène assez proche est racontée par Primo Levi qui, se réveillant en pleine nuit dans son block, entend les mandibules de ses codétenus qui s'activent en mastiquant des repas oniriques : « *Beaucoup font claquer leurs lèvres et remuent les mâchoires. Ils rêvent qu'ils mangent : cela aussi est un rêve collectif. [...]. Non seulement, on voit les aliments, mais on les sent dans sa main, distincts, concrets, on en perçoit l'odeur riche et violente.* » [Primo Levi, *Si c'est un homme*, 1987].

Pascal, comme Bialot passe neuf jours dans la quarantaine de Birkenau dans la deuxième tranche de construction (*Bauabschnitte*) du camp, dite BIIa. Elle se trouve juste en face de la Bahnrampe où s'arrêtent les convois depuis mai 44 et où se déroule la sélection. La quarantaine est constituée de 32 baraques en bois avec des blocs de sanitaires et de cuisine. De là, le personnage peut apercevoir « un chemin clôturé de ronces métalliques, avec un rideau de couvertures jetées dessus, [qui] forme un couloir de tissus beige-gris où, vu de loin, s'engouffrent des groupes entièrement nus : des silhouettes de femmes tenant par la main des enfants également dénudés ». Bien que l'auteur reconnaisse la part d'imagination dans ce roman, la précision des détails amène à penser qu'il s'agit d'une scène qu'il a réellement vue et qui pourrait correspondre à l'arrivée des derniers convois venant de Łódź au moment de la liquidation début août du ghetto de cette ville. Pourtant, les déportés n'étaient pas conduits nus aux crématoires. Le seul témoignage disponible en français est celui d'Élie Buzyn, (le père de l'actuelle ministre de la santé) qui a publié son témoignage en 2018²⁸. Il ne mentionne pas de nudité mais seulement la chaleur. Il était présent dans le convoi qui est arrivé le 21 août

²⁸ Buzin Elie, *J'avais 15 ans*, Alisio poche, 2018

44 avec les 1500 derniers Juifs du ghetto de Łódź. De même, aucune photo de l'Album d'Auschwitz²⁹ ne montre ce système de couvertures pour dissimuler les Juifs marchant vers les crématoires. Les clôtures électrifiées sont trop hautes pour être recouvertes de couvertures et il semble impossible de recouvrir ainsi des barbelés électrifiés. Peut-être s'agit-il seulement, comme on peut le voir sur des photos de l'Album de Lili Jacob, du linge que les déportés étendent sur la première rangée de clôture après leur lessive pour le débarrasser des poux. Comme, il le précise dans l'extrait cité, le personnage voit cela de loin et la perspective peut avoir trompé son regard. En réalité, aucun des convois arrivés pendant le printemps et l'été 44, lors de l'extermination des Juifs hongrois n'a été dissimulé au regard des autres détenus comme le prouvent les photos prises par les SS. Il n'y a pas non plus de raison pour qu'ils aient souhaité dissimuler les convois venant de Łódź. Seul, le périmètre des crématoires était caché de haies de plusieurs mètres de hauteur³⁰ Il ne s'agit pas de douter de la parole de Joseph Bialot, mais de s'interroger sur la part d'imprécision que peut comporter un témoignage surtout lorsqu'il est inséré dans une œuvre de fiction. Mais il faut aussi prendre en compte qu'il s'agit peut-être là du seul témoignage sur le convoi des 1500 derniers Juifs de Łódź, celui du 21 août. La nudité des déportés peut, éventuellement s'expliquer soit par l'état de dénuement total des derniers Juifs du ghettos dont la liquidation a commencé au printemps soit par la chaleur du mois d'août dans un pays au climat continental. Cependant, il paraît peu probable que les déportés soient conduits nus aux crématoires. Un peu plus loin dans le roman, un membre du Canada, « un bleu » traduit et explique pour les hommes en quarantaine un ordre d'interdiction de sortir du bloc pendant la nuit (les sanitaires sont à l'extérieur du bloc) : « ce soir, ce sont les gens du ghetto de Łódź qui passent au lance-flamme ». Bialot semble bien avoir été témoin de l'arrivée des derniers Juifs de Łódź mais il se pourrait aussi qu'il ait été aussi dans la quarantaine au moment de l'arrivée d'un transport venant d'un autre camp secondaire proche d'Auschwitz, ce qui expliquerait la nudité. Je n'ai pas trouvé d'ouvrages sur les convois venant de Łódź en français et en particulier sur le dernier, celui d'août 44. Je n'ai trouvé que des journaux intimes rédigés dans le ghetto comme celui de Rywka Lipszyc³¹ qui s'arrête en avril 44 juste avant la liquidation du ghetto. Ce journal a été retrouvé à Auschwitz à la libération du camp. La jeune auteure était probablement dans ce dernier convoi vu par Bialot. On sait seulement que les déportés de ce convoi avaient le droit d'emporter chacun vingt kilos de bagages. Pour Pascal, c'est une confrontation brutale avec

²⁹ Album d'Auschwitz (L'), Édité par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, 2005

³⁰ Bruttman Tal, Auschwitz, La Découverte, 2015.

³¹ Le journal de Rywka Lipszyc, Paris, Calmann-Levy, 2015.

ce que Bialot nomme « l'univers de l'Est », c'est à dire une autre réalité, infiniment plus violente, que celle qu'ont connue les Français. Il a du mal à y croire et parle de rumeurs.

Une fois les neuf jours de quarantaine passés, le personnage gagne le camp-souche d'Auschwitz I et se retrouve enrôlé dans le kommando du Strassenbau chargé de la construction et de l'entretien des routes. C'est celui-là même où Bialot travailla un temps avant d'être malade et blessé au pied. Cela lui permet d'évoquer le Kapo et son adjoint. Le premier surnommé le Dompteur est aussi présent dans un autre roman historique, *186 marches vers les nuages*, ainsi que dans CHJR. Il se distingue, on le verra, par sa cruauté et sa violence. Son adjoint, surnommé Le Chat botté, n'a rien à envier au premier en matière de sadisme. Parmi les événements non-fictifs et vécus par Bialot, on trouve la sélection du 3 octobre, effectuée le lendemain de la fête juive du Kippour, autre marque de sadisme. Pascal placé dans un block de Juifs et étrangement incorporé comme tel « par erreur » porte un double triangle rouge et jaune, politique (résistant) et Juif. Il devient le double rêvé de l'auteur. D'ailleurs, il semble s'effacer à ce moment du roman pour laisser place à l'auteur qui raconte la dernière sélection d'Auschwitz lors de laquelle un millier d'hommes juifs furent exécutés. Pascal à la différence de Bialot est envoyé dans le kommando du Canada, et on s'éloigne alors de la réalité. Mais on la retrouve lorsque Pascal tombe malade après avoir mangé une betterave trouvée par terre. Malade, il est envoyé, comme Joseph peu après Noël 44, à l'hôpital, le Krakenbau, au block 19, la « durchfallstation », c'est à dire la section dysenterie. La fin est totalement conforme à la réalité vécue par Joseph. L'évacuation par les SS avec les häftlinge valides pour les « marches de la mort » à laquelle il échappe puis l'arrivée des soldats soviétiques le 27 janvier 1945. Le rapatriement vers la France se fait sur le même navire norvégien que l'auteur, le Bergensfjord, au départ d'Odessa en direction de Marseille où il arrive le 11 mai 45. Plus intéressant, Bialot se livre à une mise en abyme dans un passage où son personnage tente de rédiger son témoignage. La première page de son récit est citée dans le roman dont je cite quelques passages : « *Je suis réellement né en sortant du camp. Une naissance sans parents, sans ancêtres, sans frères, sans tombe, sans racines, comme pour tout fils du lager [...]. Et cette vie là, je la vivrai comme un zombie.[...]. Je vais essayer de raconter cette vie là mais avec quels mots, dans quelle langue ? Qui comprendra en dehors des Zombies ou de la feuille blanche que je noircis* ». On a l'impression de lire le début du premier témoignage écrit en 45 ou celui des *Éphémères* écrit au début des années 80. Ce que confirme, dans le roman, la réponse d'un des quatorze éditeurs qui refusent le manuscrit intitulé *Récit de plusieurs vies* : « votre histoire arrive trop tard ». Réponse à peu

près identique à celles qu'il reçut des éditeurs à qui il avait envoyé le manuscrit des *Éphémères*. L'identification entre le personnage et l'auteur ne fait plus aucun doute à la fin quand « pour passer le temps Pascal écrit un roman policier qui rencontra un certain succès ! ». Quant à son autre double littéraire, Paul, il est mort au combat à Grenoble où il est enterré. L'autre personnage du roman qui ressemblait au père de Bialot, Marc Feldman, qui s'était engagé dans la Légion étrangère pour combattre les Allemands, s'engage à nouveau en 1948, mais cette fois dans l'armée du nouvel État juif pour combattre dans le désert du Néguev : « je pars en Palestine pour terminer ma guerre ». D'après son fils Gérard, Joseph Bialot nourrissait un sentiment ambigu, peut-être de frustration à l'égard des Juifs de Palestine qu'il était allé rencontrer. Ils se battaient, contrairement à lui qui avait été victime des persécutions antisémites sans avoir eu l'occasion de participer vraiment à la lutte armée.

Je me suis attardé sur ce roman en raison d'une part du grand nombre de ressemblances avec la vie de l'auteur mais aussi pour ce que disent sur Bialot lui-même les écarts avec le réel. Il apparaît que la fiction permette dans certain cas de dire plus que l'autobiographie, notamment en ce qui concerne l'expression de l'intériorité et du traumatisme lié à la déportation. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'un autre personnage du roman, Céline, deviennent psychanalyste, une fois la paix revenue, spécialiste des traumatismes liés à la déportation pour « par la parole, leur éviter de retourner chaque nuit au *lager* ». On pense bien évidemment ici à Anne-Lise Stern. Le fiction a aussi représenté une étape nécessaire avant de passer au témoignage, dans la mesure où il y a construit des doubles héroïques dans lesquels s'accomplissaient ses aspirations frustrées par la réalité. D'une certaine manière, son parcours d'écrivain suit le même cheminement que l'imaginaire social français d'après-guerre qui choisit dans un premier temps, à la Libération, des représentations héroïques ou épiques, nécessaires à la reconstitution d'un narcissisme national battu en brèche par l'humiliation, la défaite et l'Occupation. Pour, dans un second temps, faire une place dans la mémoire collective à des témoignages non-héroïques où s'exprimaient plus librement l'altération des affects liée à la déshumanisation subie.

3-2 Les autres romans historiques abordant la période de la guerre

Après la parution de son récit-témoignage (CHJR) en 2002, Joseph Bialot reprend l'écriture de fiction et en particulier dans le sous-genre du roman historique. Il le fait avec deux ouvrages, *La Station Saint-Martin est fermée au public* en 2005 et *186 marches vers les*

nuages en 2009. Pour ces deux romans, il semble abandonner la veine de l'autofiction en inventant des personnages totalement étrangers à lui-même, néanmoins il n'abandonne pas la période de la guerre et de l'immédiat après-guerre, ni la problématique du retour après la déportation, d'une certaine manière, il approfondit le sillon tracé avec CHJR. *La Station Saint-Martin* est basée, au dire de l'auteur, sur une histoire vraie qu'il a un peu romancée en imaginant une histoire d'amour entre les deux personnages principaux. Le héros, un jeune homme, est retrouvé inconscient sur une route d'Allemagne par des GI, en mai 45, au milieu d'un tas de cadavres. Il ne porte sur lui aucun papier et il est frappé d'une amnésie totale. Seuls deux indices, un numéro tatoué sur son avant-bras et la maîtrise du français, indiquent qu'il a été déporté à Auschwitz (le seul camp où les prisonniers furent tatoués de leur matricule) et qu'il est français. Les GI le baptisent Alex et le dirige vers un hôpital de l'armée française pour tenter de le rééduquer. Il est confié aux bons soins d'Agnès, un infirmière à la patience infinie, qui l'aide à recouvrer les traces de son passé. Peu à peu les souvenirs reviennent aidés par Agnès et des injections de sérum de vérité. Il finit par retrouver la mémoire en passant devant la station de métro Saint-Martin puis retrouve, en marchant dans les rues de Paris, sa mémoire intacte. Le livre est bien accueilli par la critique. Dans l'hebdomadaire *Marianne*, le journaliste Guy Konopnicki le qualifie « d'un des plus beaux écrits sur Paris », alors que Jérôme Garcin, dans le *Nouvel Observateur*, parle de « bref et poignant récit, au sens propre inoubliable ». Si on le lit au regard de notre problématique, on ne peut que constater qu'il traite d'un ancien d'Auschwitz qui retrouve la mémoire, aidé par une femme aimante. De ce point de vue, il s'agit encore, malgré l'existence du vrai Alex, d'un double de Bialot. Ses proches m'ont plusieurs fois rapporté que c'est sur les conseils et les encouragements de sa seconde femme qu'il a entrepris son récit testimonial. L'élément féminin est d'ailleurs souvent présent chez Joseph, qui fut, de son propre aveu, « un enfant choyé et surcuvé » dont la mère coupait la viande jusqu'à l'âge de dix-huit ans et lui interdisait la piscine de peur qu'il se noie³². Le dénouement du livre atteste de l'importance du féminin chez lui car, une fois les souvenirs revenus, Alex retrouve le chemin de la maison familiale où il est accueilli d'abord par sa sœur puis par sa mère, exactement comme le vrai retour de Bialot chez lui arrivant de Marseille par la gare de Lyon où son père ne l'avait pas reconnu : « Il sonna à la porte. Elle resta immobile devant une expression de son visage qu'elle ne lui avait jamais vue » [La Station Saint-Martin].

32 Marc Semo, *L'écriture après l'hiver*, Libération, 27 novembre 2012.

Le second roman historique consacré à la déportation est *186 marches pour les nuages*, titre qui fait allusion à l'escalier de la carrière de marbre du camp de Mauthausen que les déportés devaient gravir en portant de lourds blocs de roche sur les épaules. Le héros du roman, Bert Waldeck, est ancien déporté qui a connu un emprisonnement de onze ans dans divers camps de concentration dont Mauthausen. Il est allemand, policier et social-démocrate, arrêté en 1934 avec l'installation des Nazis au pouvoir comme schutzhäftling, détenu de sécurité, libérable, jamais passé devant un tribunal ; une sorte de détention préventive illimitée. Waldeck est recruté à la Libération par les services secrets américains pour retrouver un SS, Hans Steiner, très recherché, que Waldeck connaît car il fut gardien dans un camp, probablement Auschwitz, parce que l'auteur nomme les auxiliaires des SS avec les mêmes surnoms que ceux qu'il a connu lui-même, comme « le Chat-Botté, un vert (droit commun) condamné pour le meurtre de deux gamins à Hambourg ». Il évoque aussi le Dompteur « tueur sadique à la matraque ». On retrouvera ces deux « prominenten » dans CHJR. Il s'agit donc d'une traque dans un Allemagne année zéro qui rapproche ce roman à enquête du polar et où se manifeste aussi un désir de vengeance à l'encontre des « posten », les gardes SS. L'écriture de Bialot s'inspire directement du roman noir américain des années 30-40 avec un détective « hard-boiled » comme chez Dashiell Hammett ; comme ici : « je me verse un verre de Jack Daniel's, le goût de rye me remonte le moral. Mais pas question de vider mes tensions dans l'alcool ». La trame du récit permet aussi à Bialot d'aborder un thème qui lui est cher : l'inversion des normes juridiques pour reprendre l'expression de Johann Chapoutot¹¹, qui a consisté pour les Nazis d'utiliser les droits communs, les Verts, comme garants de l'ordre dans les camps en leur confiant les nombreux postes d'auxiliaires dont ceux de Kapos qui dirigeaient les kommandos de travail. Le héros-détective se demande « comment définir un assassin dans un pays de meurtriers ». Selon, Johann Chapoutot, l'inversion des normes juridiques accomplie par le nazisme, véritable « révolution culturelle » qui a consisté en une subversion du principe judéo-chrétien d'interdiction du meurtre, « tu ne tueras point », qui aurait abouti, selon les Nazis, à un affaiblissement de la communauté du peuple lié par le sang, la « volksgemeinschaft ». Le nazisme a en quelque sorte rétabli le « droit de tuer » de façon légale, à l'encontre des ennemis de cette communauté du peuple³³. Ce roman est aussi l'occasion pour Bialot d'aborder son rapport au corps altéré par l'expérience concentrationnaire. Son personnage, mais c'est Bialot qui parle, ressent « *une répulsion indélébile à l'égard du corps humain* ». « *Les hommes puent* », écrit-il « *la peau des autres, leur moiteur, leur toucher, leurs furoncles, dégagent une odeur qui traîne au fond de mon*

33 Johann Chapoutot, *La loi du sang*, Paris, Gallimard, 2014.

nez. L'épiderme de mes semblables suinte, suppure, saigne. Et cette puanteur vous envahit, s'incruste en vous, ne vous quitte plus. Vous êtes un homme ? Parfait ! Salut, frère puant. ».

L'intérêt de ce roman dont l'intrigue peut paraître artificielle et qui est souvent surchargé par des connaissances historiques acquises, réside dans le fait l'auteur y poursuit l'introspection de son « savoir-déporté », des traces laissées par son expérience dans son être bien au-delà du simple témoignage factuel.

Chapitre 3 : Un témoignage tardif : *C'est en hiver que les jours rallongent*

I La réception de l'œuvre

1-1 Le Primo Levi français ?

Immanquablement, les critiques littéraires ont rapproché Bialot de Primo Levi. Ce rapprochement est justifié mais il doit être aussi nuancé.

Joseph Bialot est, comme Primo Levi, l'un des 9000 prisonniers du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau à n'avoir pas été évacués par les SS, le 18 janvier 1945, quelques jours avant l'arrivée de l'Armée Rouge, le 27 janvier 1945. En raison de leur état de santé très dégradé, ils échappent tous les deux à ce l'on nommera plus tard « les marches de la mort ». Il a 79 ans, lorsque que paraît en 2002 aux Éditions du Seuil, *C'est en hiver que les jours rallongent* (CHJR). Il s'agit donc d'un témoignage tardif où se mêlent des souvenirs précis de son passage à Auschwitz, des évocations des personnes qu'il y a côtoyées et des réflexions personnelles où il tente de comprendre la nazisme à l'aide des connaissances acquises postérieurement. L'accueil de la critique est assez ambigu, à la fois élogieux, par exemple quand Angelo Rinaldi parle dans le *Nouvel Observateur* d'un « témoignage à ranger aux côtés de ceux de Primo Levi et de Jorge Semprun » tout en relevant la qualité littéraire médiocre selon lui mais en le disant de façon euphémisée : « la sobre qualité littéraire » des souvenirs « consignés ». Il s'empresse cependant de laisser de côté « tous les jugements esthétiques qui seraient scandaleux en enfer » pour s'attarder sur quelques passages qui concernent plutôt ce que Bialot a vu que ce qu'il a vécu lui-même. Il s'agit de passages où l'auteur rend hommage à des personnes exceptionnelles comme Pierre, qui refusa d'effectuer la sélection à la place du SS, d'Odette qui manifesta à Bialot de la tendresse humaine pendant sa quarantaine au prix de risques énormes et de Macha la Polonaise qui réinventa le rouge à lèvres à base de brique et de margarine³⁴. Au même moment (décembre 2002), dans *Libération* Marc Semo, dans un article intitulé, *Les Arbres d'Auschwitz* soutient que « cette plongée dans l'horreur d'Auschwitz-Birkenau a souvent la force du récit de Primo Levi »². Comme Rinaldi, il rappelle le contexte « d'accumulation de livres sur la déportation » tout en citant en contre-point, une phrase de Bialot « Tout le monde écoute ; personne n'entend. Peut-être l'horreur ne peut elle s'écrire qu'avec des hiéroglyphes non encore décryptés ». Mais il cerne l'intérêt de l'œuvre, par exemple pour le récit que fait Bialot de son errance en Pologne après le départ d'Auschwitz,

³⁴ Angelo Rinaldi, *le Nouvel Observateur*, 30/10/2002.

quelques jours après l'arrivée des Soviétiques. Récit, précise-t-il, que l'on trouve aussi chez Levi dans *La Trêve*. Pour Annette Wiewiorka, les récits français de ce moment du retour sont extrêmement rares. Marc Semo se distingue de Rinaldi en précisant que l'auteur « ne se contente pas de raconter, il cherche à comprendre les rouages de la société concentrationnaire et les comportements des groupes sociaux ou nationaux de cette Babel en vêtements rayés ». Il est vrai que Bialot possède un sens de l'observation aiguisé qui lui permet de remarquer et de capter des détails pouvant paraître insignifiants dans un autre contexte mais qui prennent un sens particulier dans ce monde paroxystique. Plus qu'un observateur « sociologue », Bialot est à mon avis, plus attentif à l'individu et à la façon dont il va garder ou non sa dignité dans un univers où elle est de toute façon piétinée. Il est plus attentif au processus de déshumanisation qui broie les corps et les esprits, et aussi à la façon dont certains êtres admirables y échappent ; parfois par de tout petits gestes mais qui prennent ici une ampleur considérable. Marc Semo relève enfin que les salauds sont peu nombreux dans ses portraits. Contrairement à Angelo Rinaldi, il loue l'écriture pleine de « verve » qui fait surgir le « picaresque » de ce terrible voyage en enfer³⁵.

1-2 Le prix Wizo 2003, un prix qui l'inscrit dans l'histoire juive et la littérature de la Shoah

Ce récit sera récompensé par le prix Wizo. Il s'agit d'un prix littéraire donné par un jury féminin issu de la section française de l'Organisation Internationale des Femmes Sionistes fondée en 1920 par Vera Weizmann, la femme du futur président d'Israël, Chaim Weizmann (en anglais : Women's International Zionist Organisation =WIZO) qui récompense chaque année deux œuvres, l'une en français, l'autre traduite de l'hébreu, qui mettent en avant la culture juive et israélienne. Dans son allocution lors de la remise de prix, la présidente du jury relève l'absence de complaisance envers lui-même. Elle loue au contraire le choix « l'humour », la « gouaille » et « l'absurde » de ce récit qui le rapprocherait, dit-elle, de Kafka. L'humour chez Joseph est permanent, il pratiquera l'autodérision jusqu'à sa mort comme sa pierre tombale sur laquelle il fit inscrire son matricule suivi de l'inscription « ces chiffres ne sont jamais sortis au loto dans cet ordre ». Il s'agit souvent d'humour très noir et grinçant, rarement drôle qui sert plutôt à éloigner l'horreur, l'émotion et le pathos. On sent qu'il cherche avec ce registre à mi-chemin entre l'horreur et le burlesque à fuir l'esthétisation du camp, à la manière de Ruth Klüger qui nomme le fait de tomber dans l'émotion et l'esthétisme, le « kitsch des camps » et qui l'amène elle-même au refus de témoigner pour reprendre le titre de son livre³⁶. Elle critique par exemple le film de Steven Spielberg, *La Liste de Schindler*

³⁵ Marc Semo, *Libération*, 2/12/2002.

³⁶ Klüger Ruth, *Le refus de témoigner*, Paris, Viviane Amy, 1992

parce que le réalisateur recherche une beauté plastique dans la représentation des scènes d'Auschwitz. Bialot a aussi rejeté le film de Spielberg qui selon lui, verserait dans le sentimentalisme hollywoodien. On sent chez Joseph une tension entre la volonté de témoigner et le refus de le faire car parler c'est trahir le réel qui ne peut, il le répète à l'envi, être exprimé totalement par le langage. Bien qu'il cite plusieurs fois le poème de Paul Celan « Fugue noire », on le sent proche du philosophe allemand Theodor Adorno qui déclara en 1949 qu'écrire un poème après Auschwitz était « barbare ». Le ton qu'il adopte revendique ce refus de cet esthétisme, incarné par la poésie romantique allemande, qui a produit ou n'a pas empêché, la Shoah.

1-3 Ressemblances et différences entre Bialot et Primo Levi

Le rapprochement avec Primo Levi est en effet justifié car bien des points rapprochent le natif de Ménilmontant de son illustre confrère transalpin, en plus du premier évoqué au tout début de ce texte concernant les derniers déportés laissés sur place. En premier lieu leur âge, autour de la vingtaine au moment de leur arrestation, vingt-quatre ans pour Levi et vingt et un pour Bialot, ensuite une arrestation et une déportation tardive -1944 - à un moment où le besoin de main-d'œuvre de l'Allemagne est le plus important en raison de la mobilisation massive des hommes allemands, ce qui induit de fait une possibilité de survie plus grande pour les déportés jeunes et aptes au travail comme ils l'étaient tous les deux, enfin l'appartenance à la Résistance. Celle-ci est encore embryonnaire pour Joseph Bialot, comme on l'a vu précédemment. Rappelons qu'il prévoyait d'entrée en clandestinité le jour de son arrestation et qu'il a raté l'heure du rendez-vous avec son contact à cause d'une montre cassée. Primo Levi est entré dans la clandestinité, mais lui-même dit que son petit groupe manquait d'expérience et d'armes. Son arrestation par la Milice fasciste est due au hasard, puisqu'elle recherchait un autre groupe autrement plus dangereux. Il faut rajouter leur judaïsme modéré, davantage culturel que religieux en ce qui concerne Joseph Bialot et limité aux fêtes traditionnelles pour Levi.

Pourtant, les différences entre l'expérience des deux hommes sont nombreuses, elles expliquent en partie le décalage temporel des publications : Levi est instruit, docteur en chimie, il possède donc une formation qui va lui permettre d'être recruté dans un laboratoire de chimie, le kommando 98 de Monovitz, relativement moins exposé que d'autres, lui permettant par exemple de travailler à l'intérieur. Bialot, juste titulaire du certificat d'étude, est désigné d'office pour les kommandos les plus rudes comme le *strassenbau*, dévoué à l'entretien et à la construction des routes, où l'on travaillait quelque soit les conditions météorologiques sous les

ordres des kapos au triangle vert, brutaux et cruels. Leur témoignage diffère aussi en raison de leur localisation différente : Bialot, après neuf jours de quarantaine à Birkenau dans le secteur BIIa, rejoint le camp-souche, le *Stammlager*, où il restera jusqu'au 27 janvier 1945. Ces neuf jours passés à Birkenau dans ce qu'il nomme la baraque vont faire de lui un des rares témoins directs de la sélection, sur la rampe nommée *Bahnrampe*, des derniers Juifs du ghetto de Łódź et de leur acheminement en direction des chambres à gaz du centre de mise à mort situé au fond du camp. Une fois « sélectionné » il sera envoyé au camp-souche où il recevra un deuxième matricule tatoué le B.9718. Levi, lui, fut sélectionné aussi mais pour travailler sur le site de la Buna-werke, usine chimique appartenant à I-G Farben, destinée à la production de caoutchouc synthétique et de méthanol. Cette usine immense représentait un des plus importants projets industriels du III^e Reich³⁷. Les prisonniers affectés à cette usine étaient logés dans un camp attenant nommé Monowitz donc à l'écart du site d'extermination.

Par ailleurs, le témoignage de Joseph Bialot renvoie aussi à un régime mémoriel bien différent de celui de Levi, en effet, *Si c'est un homme* paraît en 1947 et représente un des tout premiers témoignages sur les camps (peut-être même le premier connu sur Auschwitz, si on prend en compte le Rapport sur Auschwitz rédigé en 44 et qu'il lui sert de support pour *Si c'est un homme*). Cependant c'est surtout la deuxième édition de 1958 qui lui permettra d'avoir le succès qu'on lui connaît aujourd'hui. C'est donc un témoignage précoce qui arrive à une époque où l'historicisation de la Shoah est balbutiante. Son livre n'est traduit en français qu'en 1961 et passe inaperçu mis à part un article de Simone de Beauvoir dans les Temps Modernes. Ce n'est qu'avec la deuxième traduction, plus conforme à l'original, qu'il connaîtra le succès que l'on sait en 1987. Alors qu'à l'opposé, *C'est en hiver que les jours rallongent* prend place très tardivement au sein d'une production déjà abondante en récits de rescapés des camps nazis comme, si l'on s'en tient aux ouvrages les plus connus écrits en français, ceux de David Rousset (1946), Georges Wellers (1946), Robert Antelme (1947), Elie Wiesel qui écrit *La Nuit* en français pour sa deuxième édition en 1958 (la première étant écrite en yiddish), Charlotte Delbo (1965, 1970, 1971). Le témoignage de J. Bialot s'inscrit dans une vague tardive de témoignages de rescapés juifs écrits à partir des années 1990, après la période de latence des trois décennies 60-70-80. On y trouve, parmi d'autres, Simone Lagrange (1997), Ida Grinspan (2002), Anne-Lise Stern (2004), Sam Braun (2006) Simone Veil (2007), Marceline Loridan-Ivens (2008), Sam Braun (2008), Henri Borland (2011), Raphaël Esrail (2016), Eli Buzyn (2018 et 2019) qui était dans le convoi arrivé le 10 août 1944 en provenance de Łódź que Bialot évoque.

³⁷Tal Bruttman, *Auschwitz, La Découverte*, collection Repères, 2015

Le contexte de 2002 est bien différent de celui qui court de l'immédiat après-guerre aux années soixante voire quatre-vingt. Désormais, l'histoire de la Shoah a été écrite, le débat est clos, il n'y a plus de preuves supplémentaires à apporter au sujet de l'existence des chambres à gaz après les travaux d'historiens comme Jean-Claude Pressac⁴ ou Raul Hillberg⁵. Les problématiques historiques peuvent alors évoluer. Après avoir écrit l'histoire de la Shoah en partant de ceux qui l'avaient accomplie, les acteurs⁶, l'intérêt a pu se porter sur ceux qui l'avaient subie. Au régime de la preuve qui voyait les témoignages avec suspicion parce que subjectifs et partiels [Cf J.C. Pressac], les historiens ont voulu intégrer le point de vue des déportés, non pour ce qu'ils ne peuvent apporter mais pour ce qu'ils sont seuls à faire percevoir aux lecteurs d'aujourd'hui : le face à face vécu avec l'Histoire. C'est ce que Saul Friedländer en 2008 va mener à bien dans son ouvrage *Les Années d'extermination*³⁸, dans lequel il entrecroise les témoignages et les documents d'archives administratives.

L'avènement du témoin qui s'est produit globalement à partir du procès Eichmann en 1961, va donner un statut différent aux témoignages. Contrairement au procès de Nuremberg où les témoins furent très peu nombreux, le procès d'Adolphe Eichmann a été l'occasion de donner la parole, pour la première fois, à un nombre conséquent de victimes juives des persécutions nazie, ainsi, Annette Wiewiorka dans son ouvrage *L'Ère du témoin*³⁹ :

« Il [l'historien] peut lire, entendre ou regarder les témoignages, en n'y cherchant jamais ce qu'il sait pertinemment ne pas y trouver : des éclairages sur les événements précis, des lieux, des dates, des chiffres qui sont avec une régularité de métronome toujours faux. Mais en sachant qu'ils recèlent en eux d'extraordinaires richesses : la rencontre d'une voix humaine qui a traversé l'histoire, et, de façon oblique, la vérité non des faits, mais celle plus subtile mais aussi indispensable d'une époque et d'une expérience ».

2 De quoi Joseph Bialot a-t-il été le témoin à Auschwitz ?

Dans *C'est en hiver que les jours rallongent*, comme dans plusieurs oeuvres de fiction, Bialot relate de la façon la plus simple ce qu'il a vu. En cela, il se place au plus près de la définition du dictionnaire du mot témoin : « celui qui a vu ou entendu quelque fait et qui peut

³⁸ Ibid

³⁹ Annette Wiewiorka, *L'Ère du témoin*, Hachette, 2002.

en faire rapport » (Litré). Par ailleurs, il est aussi le témoin d'une expérience historique extraordinaire : la déshumanisation mise en place dans les camps nazis. Pour évoquer ce traumatisme, il a recours à une écriture plus littéraire, usant davantage de procédés rhétoriques afin de tenter d'approcher l'incommunicable. Enfin, en tant que rescapé de cette expérience, il est le porteur de la mémoire de ceux qu'il a croisés et qui ne sont pas revenus. Il dresse plusieurs portraits aussi brefs qu'inoubliables de personnes qui ont eu des comportements exemplaires dans des circonstances exceptionnelles.

2-1 Birkenau août 44

L'arrivée du convoi 78 à Birkenau, le 22 août 1944 correspond à un moment particulier de ce camp que les historiens nomment l'acmé, son plus haut point d'activité. Pour être plus précis, Bialot arrive à Auschwitz-Birkenau au moment où s'achève tout juste la dernière phase d'intense activité du centre de mise à mort. En effet, de mi-mai 44 à début juillet, Birkenau va être utilisé par le régime nazi pour l'extermination des Juifs hongrois, nommée «Aktion Höss» par les SS, du nom du commandant du camp, Rudolph Höss. Pour mener à bien cette opération gigantesque, le camp va être aménager et agrandi d'un nouveau secteur jamais totalement achevé, le BIII ou «Mexique», fait de soixante-dix baraques en bois extrêmement sommaires . La voie ferrée a été prolongée jusqu'à l'intérieur du camp en franchissant le mirador central. Elle se subdivise ensuite en trois quais parallèles qui forment la Bahnrampe devant laquelle seront stoppés les convois. Les quatre grands complexes associant chambres à gaz et fours appelés Krematorium par les nazis numérotés de II à V sont révisés et restaurés. En face du KV, cinq fosses d'incinération de vingt cinq mètres de longueur sur six de largeur et trois mètres de profondeur sont creusées afin de palier d'éventuelles défaillances du crématoire. Une ancienne chambre à gaz désaffectée, le Bunker 2, va être remise en activité et renommée Krematorium 5. Lorsque le 9 juillet 44, l'Aktion Höss s'achève, le nombre des victimes s'élève à 430 000 personnes assassinées en 55 jours. Simultanément à de cette opération, sont acheminés à Birkenau 67 000 Juifs du ghetto de Łódź qui est alors liquidé, action commencée en avril 44, qui est ensuite suspendue pendant l'Aktion Höss pour s'achever en août 44. Située dans la partie de la Pologne annexée par le Reich, le Warthegau, et portant alors le nom germanique de Litzmannstadt, Łódź a vu sa population juive enfermée dès avril 1940, c'est le premier ghetto crée par les Nazis et c'est aussi le dernier à être liquidé en raison du besoin de main d'oeuvre important dans cette région industrielle. Pendant les neuf jours de quarantaine passés dans une des baraques du secteur BII, Joseph Bialot est le témoin oculaire de l'arrivée d'un ou de plusieurs convois de Juifs de Łódź. À plusieurs reprises dans son té-

moignage, il évoque ces trains « de Łódź qui déversaient leurs cargaisons d'humains, les gardes bouclaient la baraque et nous assistions à la sélection en regardant par les interstices des planches » (page 130). Pour lui l'image de ces « bambins qui, tenant leur mère par la main, s'en allaient vers cette allée de barbelés isolée par des couvertures balancées pour faire écran, allée qui se terminée par un bâtiment surmonté d'une cheminée carrée à la base » reste la chose la plus incroyable de toutes celles qu'il ait vues durant ces mois. L'irréalité de ce spectacle est renforcée par la présence à proximité de « l'ambulance verte marquée du sigle rassurant de la Croix-Rouge » qui, apprendra-t-il plus tard, transporte les bonbonnes de Zyklon B. Le témoignage d'un écrivain s'attache à des détails qui donnent à la description de la scène un réalisme qui impressionne le lecteur au sens photographique du terme. Le détail des couvertures pour faire écran, l'image des bambins s'en allant vers cette allée accrochés à leur mère amplifient l'évocation et lui donne une dimension inoubliable. Il est à noter que, à aucun moment de son témoignage, Bialot ne tombe dans le pathos et le kitsch. Il s'en tient à des descriptions pudiques sans jamais verser dans le larmoyant et en évoquant rarement les sentiments éprouvés sur le moment.

2-2 Le témoignages et ses limites

Contrairement à Primo Levi, qui a subi la sélection lui même, Bialot dit l'avoir évitée grâce à son statut de « mischling » par contre, il a été un témoin direct d'au moins une sélection sur la rampe de Birkenau. Cela mérite d'être signalé car ces témoignages écrits sont rares en français parmi les auteurs les plus cités sur ce thème. Cependant, il se peut que sa description du centre de mise à mort « aux cheminées carrées à la base » soit en partie due à des éléments vus à posteriori. En effet, au vu de la topographie de Birkenau, il paraît difficile d'apercevoir à partir d'une baraque du BIIa, la base des cheminées des Krematorium qui se trouve au fond du camp. De même cette « allée de barbelés » qui ne peut être que la Haupstrasse, se trouve à l'opposé de l'autre côté des quais et des voies ferrées, et qui est de ce fait, assez éloignée de la Quarantaine. Par contre, il est tout à fait crédible qu'il ait aperçu la sélection des femmes et des enfants effectuée sur le quai a, comme l'indique le plan d'Auschwitz. Les Juifs français ayant été plutôt déportés en 1942 à une époque où les trains ne pénètrent pas encore dans Birkenau, les témoignages des rescapés français évoquent plutôt la Judenrampe située à l'extérieur du camp où se déroulaient les sélections. Au détour d'une considération moraliste sur les chefs juifs des Judenrat qu'il déteste et traite de « juifs collabo », Bialot livre un élément factuel qui ramène le récit « sur terre ». Il s'agit de la découverte, dans la baraque de quarantaine de papiers jonchant le sol et provenant des précédents occupants de ce block avant l'arrivée

des déportés français du convoi 78. Il y découvre des inscriptions en yiddish, langue dont on a vu que sa mère lui avait enseigné des rudiments. Il déchiffre un appel lancé par le chef du Judenrat de « Litzmannòstadt, c'est à dire Łòdź. Dans cet appel, le « Alteste der Juden » appelle les Juifs du ghetto à accueillir dans le ghetto « en frère » et en « soeur » les Juifs convertis au catholicisme que les Nazis ont fini par enfermer à leur tour. Il nous transmet là indirectement un document d'histoire perdu aujourd'hui, qui atteste d'un fait réel. Chaim Rumkowski, le chef du judenrat de Łòdź est par ailleurs assez connu pour un épisode tragique et abominable, la *Szpera* (mot polonais qui signifie couvre-feu), lors duquel Rumkowski cédant au chantage atroce des Nazis, demande, en septembre 42, aux habitants du ghetto de livrer leurs enfants en bas-âge aux Nazis afin d'épargner l'ensemble de la communautés « Pères et mères, donnez-moi vos enfants ». Il est certain que Bialot ignorait ce fait en 44, par contre, j'ignore s'il le connaissait au moment de la rédaction de CHJR. La haine des « Juifs collabo » pourrait alors venir d'une connaissance acquise plus tard mais réactivée par la narration de l'épisode de la baraque. En quelque sorte, il revisite ses souvenirs à la lumière de ses connaissances.

Autre fait assez peu connu ou passé sous silence est évoqué explicitement par Joseph Bialot au sujet des petits privilèges en nourriture ou en repos supplémentaires obtenus par la prostitution des *pipels*. Il s'agit de jeunes adolescents utilisés par certains chefs pour des services sexuels : « Depuis cette époque, je crois que se vendre volontairement, pour vivre, est un acte honorable pour celui qui se vend ». Ce point de vue peut choquer mais il correspond bien au non-conformisme de l'auteur. Au sujet du sort des adolescents au KL, il relate aussi l'impression que fait sur lui la vision des jeunes sélectionnés dans la *mauerschule*, l'école des maçons : « Etre pipel est moins traumatisant que la vie menée par les gamins de la *mauerschule* [...]. Coups, viols, absences de repères vont être les critères de leur formation ». Ayant croisé ces jeunes, il décrit le « regard de fauve » de ces garçons qui n'étaient plus que « des paquets de réflexes, des êtres totalement détruits [...] ». Cette école est connue par les témoignages de Charles Papiernik publié en 1993, *Une école du bâtiment à Auschwitz, le 43 422 raconte*⁴⁰ et d'Henri Borlant, *Merci d'avoir survécu* (2011)⁴¹. Ces deux livres confirment l'extrême dureté des conditions de travail et d'existence des adolescents de la *mauerschule* ; Pour H. Borlant, ce fut « l'enfer de l'enfer » avec des journées de onze heures et parfois davantage, terminées les mains en sang avec chaque soir « dix ou quinze morts que les camarades, exténués, devaient porter sur leur dos ». Les sélections des plus faibles par les SS et les kapos sont régulières. Charles Papiernik nuance un peu les propos de Bialot en précisant que

l'école n'était qu'un court passage de quelques semaines ou quelques mois entre l'arrivée au

40 Papiernik Charles, *Une école du bâtiment à Auschwitz*, Paris, Editions Caractère, 1993

41 Ibid

camp et l'intégration à un kommando de travail. Il en parle comme un « repos relatif » « un régime de faveur pendant lequel ils échappaient aux kapos. Lesquels kapos le leur faisaient payer une fois que les jeunes étaient intégrés aux kommandos de construction. Les deux hommes sont un peu plus nuancés que Bialot et aucun ne mentionne de viols. On peut voir ici l'écart qu'il existe entre le propos d'un témoin visuel des membres de l'école et ceux de membres de celle-ci qui l'ont connue de l'intérieur.

3. Le corps, les émotions et les traumatismes de la mémoire

3-1 Le savoir-déporté : une expérience de la déshumanisation

Comme tous les rescapés des camps, l'auteur est aussi le témoin de sa propre expérience de déshumanisation. La psychanalyste et survivante de la Shoah, Anne-Lise Stern affirme que :

« chaque sujet-déporté témoigne de ça, de cette loque qu'il a été, qu'ont été les autres autour de lui, qu'il était destiné à devenir. Le savoir-déporté, c'est ça, savoir sur le déchet, la loque. Mais quand il en parle, en témoigne, loque, il ne l'est plus. »⁴².

La première étape de la déshumanisation consistait en l'immatriculation des déportés. Pour Bialot, cependant, cette étape ne s'est pas déroulée de façon habituelle. En effet, les documents administratifs nécessaires à l'enregistrement n'étant pas en possession des SS, ceux-ci ont placé l'ensemble du convoi en quarantaine en attendant l'arrivée des documents. Pendant les neuf jours qui ont suivi, les 438 hommes sont retenus à l'isolement dans une baraque, seulement ravitaillés par des membres du commando Kanada. Ces derniers les renseignent de l'intérêt à se déclarer *mischling*, c'est à dire métis. Bialot, déporté comme juif mais porteur de papiers d'identité aryens, s'invente alors une aïeule juive et obtient le titre de *mischling*, ce qui lui évite de façon légale, la sélection. Une fois tatoué du matricule 193-143, il est dirigé vers le camp-souche d'Auschwitz où il est à nouveau tatoué d'un autre numéro, le B9718. Intégré à un kommando de terrassier, le *strassenbau*, il découvre rapidement le fonctionnement interne et les rapports qui régissent les prisonniers entre eux. Un des aspects souvent mis en avant par lui, est le rôle des « *prominenten* ».

Il s'agit des déportés utilisés par les SS pour les seconder soit dans les équipes de travail, soit dans l'administration quotidienne des blocks. Primo Levi avait baptisé ces prisonniers au statut privilégié « la zone grise », entre les SS et les *häftlinge*⁴³. Ce sont le plus souvent des tri-

⁴² Ibid

⁴³ Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés*, Arcades – Gallimard, 1986

angles verts, donc des prisonniers de droit commun, particulièrement cruels pour certains. Le kapo dirige le kommando de travail assisté d'un unterkapo, un assistant. Le kapo, muni d'un tube en caoutchouc, le *gummi*, servant de matraque, frappe quiconque se trouve au mauvais moment et au mauvais endroit. L'auteur l'évoque de façon ironique comme « un témoin en caoutchouc rouge qui cingle et brûle lorsqu'il bouge, un long tuyau souple qui balaie les traînards ». Il décrit ainsi le kapo du strassenbau :

« une des plus franches crapules que la pègre allemande ait sécrétée. De taille moyenne, un torse comme un bahut, la puissance d'un bœuf, il portait des culottes de cheval, on l'appelait "le Dompteur" avec pour assistant un nabot chaussé de bottes courtes surnommé "le Chat botté" par les Français. Deux authentiques triangles verts, des tueurs mais des tueurs sadiques qui savaient faire durer le supplice de leurs victimes ».

Pour Bialot, comme pour David Rousset⁴⁴ sur ce point, le *lager* est un monde inversé où les bandits et les tueurs font respecter la loi et les honnêtes gens sont les prisonniers. Le block est dirigé par un chef nommé le Blockälteste (le doyen) secondé du Stubedienst et du Schreiber (secrétaire). Le tout sous l'autorité d'un SS, le Blockführer SS. En dehors du Kapo, les coups et les gifles peuvent aussi venir de ces prominenten. L'auteur évoque des gifles reçues de son chef de block à cause d'un dépassement du couvre-feu ou d'un chef cuisinier parce qu'il épluchait les patates au lieu de les racler simplement. La violence gratuite subie par les prisonniers est mainte fois évoquée, les coups faisant partie de l'univers quotidien du häftling ; comme ce triangle vert qui frappait à coup de louche les prisonniers affamés venant chercher leur gamelle de soupe. Coups parfois mortels tels ceux subits par Samy, un serveur de bar grenoblois, qui ne comprit pas l'ordre lancé en allemand par un garde SS lui demandant de baisser les bras en signe de soumission. Les châtiments corporels sont omniprésents dans le récit, par exemple, celui des vingt cinq coups de manche de pelle sur le bas du dos du supplicié à plat-ventre sur un tabouret. D'autres humiliations contribuent à l'abaissement des prisonniers comme les séances de « ce jeu tout simple » du « Mützen ab, Mützen auf », sous la direction d'un SS. Jeu consistant à ôter et à remettre son béret de plus en plus vite parfois cent ou deux cents fois de suite. Au moindre mouvement de lassitude ou de rébellion, le SS tirait. D'autres brimades parfois mortelles ainsi les séances dites de « sport », mot désignant dans la langue du camp, les humiliations sadiques avec, par exemple, des séries de dix tractions, des courses au pas de gymnastique sous les coups de matraque. Véritable parcours du combattant infligé à des organismes épuisés, inspiré du *drill*, l'éducation militaire prussienne :

« - Pas de gymnastique ! Hinlegen ! Aufstehen ! Couché ! Debout ! Rampez ! »

⁴⁴ David Rousset, *L'univers concentrationnaire*, Editions du Pavois, 1946.

3-2 Le biopouvoir exercé sur les corps des prisonniers

Le langage utilisé par les SS et leurs affidés participe totalement à l'entreprise de déshumanisation. Bialot a bien relevé le lexique de l'humiliation utilisé au KL. Parmi les occurrences lexicales qui reviennent, on peut citer un certain nombre d'insultes dégradantes utilisées soit par les SS, soit par les kapos comme «*schweinhund*», porc-chien ou encore «*dreckmann*», littéralement homme-merde. Le rasage, systématique à l'incorporation, et ensuite une fois par quinzaine, revient plusieurs fois sous la plume de l'auteur comme un élément de la volonté d'humilier les prisonniers, même si la cause réelle était sanitaire avec la peur des poux, vecteur du typhus : « Pas un poil de trop ne doit troubler l'ordre allemand. Crâne, aisselles, triangle pubien, tout y passe ». Chez lui le moindre poil devient un opposant politique à éliminer. L'emphase de l'expression « l'ordre allemand » rapporté au poil du prisonnier fait percevoir l'absurde du monde concentrationnaire qui rappelle l'univers de Kafka, cité plus haut. La nudité systématique, autre humiliation, est imposée par les SS dès l'entrée au KL : « chaque nouveau *häftling* entre nu au lager, ne conservant pour lui que la ceinture du pantalon civil et les chaussures ». À la moindre occasion, elle est imposée pour renforcer le sentiment de la dégradation physique subie par les prisonniers. Les séances d'inspection des vêtements dans le cadre de la chasse aux parasites se font dénudées. La vue des corps décharnés des camarades est interprétée comme des signes avant-coureur de leur propre déchéance à venir, leur réduction prochaine à la catégorie de « Musulman », stade ultime de la cachexie, phase terminale précédant la mort par épuisement. Malade après avoir mangé une betterave crue trouvée par terre, Joseph Bialot est admis au block 19, le *Krankenbau*, l'hôpital ou infirmerie du camp, à la *durchfallstation*, la section dysenterie. Mis à nu, un infirmier lui inscrit son matricule directement sur la poitrine en chiffres géants à l'aide d'un crayon à encre, ce qui lui inspire cette pensée : « je suis réellement devenu un animal ». Parfois Bialot décrit les prisonniers par l'expression « les Pyjamas », cette métonymie qui peut paraître simpliste voire cruelle, exprime en réalité, la disparition des corps amaigris qui flottent dans leur uniforme. À un degré supérieur, elle exprime le vide laissé par disparition de l'humain au sens propre comme au sens figuré. C'est parmi d'autres, une des images de la déshumanisation qu'on trouve dans sa littérature.

Les problématiques récentes pour une histoire du corps⁴⁵, permettent de lire avec un nouveau regard les témoignages de déportés. Chez Bialot, les références au corps sont très nombreuses. Qu'il s'agisse du corps malade, souvent de dysenterie, comme ce sera son cas, du corps affamé devenu squelettique ou du corps aux prises avec des sensations extrêmes de froid, de faim, de soif ou d'épuisement. La violence des sensations perçues par les hommes aboutit à une sorte de mise à distance du corps, à un clivage entre ce que le cerveau perçoit et les manifestations physiques. L'auteur décrit, grâce au procédé de la nominalisation, des corps au paroxysme de la souffrance qui semblent prendre leur autonomie. Comme si ce paroxysme de souffrances aboutissait à une forme de dédoublement entre le corps et l'esprit comme dans cette scène d'un burlesque noir décrivant l'appel du soir, après une journée de travail, en plein hiver : « Les fronts brillent, les yeux brillent [...] Les oreilles, les lèvres gèlent, il fait froid [...] Les corps des vivants sont droits, ceux des morts sont raides. Les doigts sont sur la couture du pantalon. Vingt-cinq mille bras se lèvent, moins ceux des morts, décollent du corps et volent vers le béret. Mützen auf ! ». Pour évoquer la sensation de froid, il accumule les verbes en gradation dans des litanies macabres : « Le froid pince, griffe, arrache la vie, se vrille dans les narines, mord une gorge, achève un poumon bouffé par ses cavernes. Le gel perfore, lacère, tue ». Son écriture permet de percevoir presque physiquement la sensation de froid par un prisonnier : « quand la peau pète, le sang se fige. Le froid... [...]. L'air devient palpable. On peut enfin le toucher, ce froid de l'air [...]. ». Les descriptions des sensations liées à la faim sont nombreuses et très imagées. Une série de métaphores apparaissent pour la décrire. Bialot évoque « la pieuvre », « l'hydre », « cette étincelle qui vous brûle la cervelle », « la faim immonde qui pointe son nez vert », « Ce vampire qui vous aspire de l'intérieur ». On ne retrouve pas le rêve raconté dans *La Gare sans nom*, et évoqué dans l'interview de l'émission La Fabrique de l'histoire où il raconte un long rêve dans lequel son personnage mange « une omelette au jambon [...] » et se réveille « la couverture entre les dents ». Dans cette interview Bialot avait évoqué cet épisode comme un souvenir personnel. Il avait déclaré que la faim, poussée au plus haut point occupait totalement ses pensées à un degré tel que, selon lui, cela lui avait permis de ne pas se suicider, étant trop préoccupé par le manque de nourriture. Dans CHJR, il évoque « cette dramatique obsession [qui] a peut-être empêché un certain nombre de suicides [...] en vous empêchant de regarder en vous-même », la « tête toujours remplie de l'inextinguible famine ». Idée qu'il reprend dans son interview de Grenoble. Henri Borlant développe exactement la même idée : « la faim c'est quelque chose qui vous envahit. On n'est

45 Annette Becker, *Exterminations. Le corps et les camps* in Histoire du corps, tome 3, Jean-Jacques Courtine et alii, Le Seuil, 2006.

pas malheureux : on est affamés. Les gens affamés ne sont pas démoralisés, ils ne pensent plus [...] Le désespoir, c'est pour ceux qui sont bien nourris. »⁴⁶

Les nuits du lager et ses rêves nocturnes de mastication ou de dévoration sont, je l'ai dit plus haut, aussi évoqués par Primo Levi dans *Si c'est une homme*.

Malade de la dysenterie, il va côtoyer au block 19 de l'hôpital, ceux que la *lagersprache*, la langue du camp, nommait les *musulmanner*, terme dont l'origine est mal connue mais qui serait un mot-valise fait des deux mots allemands *mühsal* (misère) et *mann* (homme)⁴⁷. Il décrit l'agonie de l'un d'entre-eux avec un lexique qui renvoie à l'animalité : « lâché par sa *carcasse* qui n'en peut plus, il *crèvera* dans sa merde [...] ».

3-3 Des affects annihilés ?

Sarah Gensburger explique, dans son chapitre du livre Histoire des émotions⁴⁸ intitulé, *Des affects malgré tout*, que les émotions ont été refoulées dans les premiers récits de déportation dans le but de faire comprendre l'univers concentrationnaire. Cinquante ou soixante ans plus tard, les émotions, selon elle, ont trouvé une place, tant dans les récits, que chez celui qui reçoit le témoignage, qui écoute un rescapé ou visite un site mémoriel. De l'absence, on est passé à l'omniprésence. Il s'agit ici de retenir quelques passages où l'auteur décrit pour lui ou d'autres des états de trouble émotionnel pour voir si cela valide l'hypothèse qu'elle propose : les affects se sont bien maintenus malgré tout et se sont exprimés, mais seulement dans de rares moments de confiance. Le premier moment, correspond au premier repas pris au camp. L'auteur s'attarde sur certaines émotions qui sont provoquées par le dispositif cruel mis en place par les SS lors de ce maigre repas. La scène est déjà présente dans *la Gare sans nom*. Deux jeunes hommes, Joseph et un codétenu, affamés après trois jours passés sans repas pendant le voyage depuis Lyon, mangent dans la même gamelle, sans cuillère et à tour de rôle. Pendant qu'il attend son tour en scrutant l'autre, Joseph sent monter en lui une agressivité extrême : « l'autre en face, ce type qui a aussi faim que vous, devient votre ennemi [...], il boit *votre* soupe, il mange *votre* morceau de pomme de terre, il avale la feuille de chou qui *vous* était due [...] Vous êtes un meurtrier en puissance, pour une feuille de chou, pour une demi-patate, pour une lampée d'eau chaude. Et l'autre, ce porc, cet affameur, ce chien, éprouve

⁴⁶ Ibid

⁴⁷ Voir *Les 100 mots de la Shoah*, Tal Bruttman, et Christophe Tarricone, Collection Que sais-je, PUF, 2016

⁴⁸ Sarah Gensburger, *L'univers concentrationnaire : les affects malgré tout*, in Histoire des émotions, tome 3, Alain Corbin et alii, Le Seuil, 2017.

exactement les mêmes sentiments ». On remarque que reviennent les mêmes mots utilisés par les SS pour humilier les *häftlinge*. Il s'agit ici d'un affect, l'agressivité, né d'une manipulation comportementale des instincts par les Nazis dans le but d'imprimer leur pouvoir sur la vie même des prisonniers dès leur arrivée. Le deuxième moment appartient à un autre registre, il se situe aussi pendant les premiers jours de détention dans la baraque de quarantaine. L'auteur fait la connaissance d'Odette, une jeune parisienne de dix-huit ans enrôlée dans le kommando du Canada qui est chargé d'apporter la nourriture, ici le « café », aux prisonniers récemment arrivés. Contrairement à lui, c'est « une ancienne du camp », elle vient du VII^e arrondissement de Paris, elle a dix-huit ans. Il la décrit comme « le seul être de la baraque à conserver un aspect humain » alors que paradoxalement les passagers du train arrivés depuis quelques jours ont un « visage nivelé par la fatigue, la famine, la crasse et la peur, des gueules ravagées par l'angoisse ». Odette, elle, « possédait un sourire tendre [...] elle survivait à Birkenau ». Il en tombe « éperdument amoureux » durant quelques heures, le temps de parler de Paris libérée, de cinéma, d'échanger quelques regards et puis Odette repart jusqu'au lendemain à l'heure du café. Un jour, elle arrive à l'improviste, lui tend un gobelet de café, elle est alors surprise par un SS. Elle n'a pas le droit d'être là, le SS la frappe violemment, Joseph ne la reverra plus. Ce passage est un événement marquant pour l'auteur en raison du sentiment ressenti, probablement pour la première fois, exacerbé par l'urgence et par la violence qui s'est déchaînée devant lui. Jusque-là, il ne semble pas qu'il ait été confronté à des scènes violentes. En soi, le sentiment de Joseph n'est pas surprenant dans la mesure où il n'est là que depuis quelques jours et que ses affects ne sont pas encore annihilés par la vie au camp. En revanche, Odette malgré son « ancienneté » à Birkenau et tout le savoir sur la réalité de ce lieu que ça implique, prend quand même le risque de désobéir au règlement du camp pour apporter un café au jeune homme. On ignore ses propres sentiments, mais cela montre que sa sensibilité devait être encore vive pour ne pas être étouffée par la peur des SS et l'omniprésente de la mort à Birkenau pendant l'été 44. Le kommando du Kanada, où les prisonniers étaient peut-être un peu mieux nourris, était cependant directement en contact avec le processus de destruction alors à son acmé. Sarah Gensburger explique que les affects étaient refoulées la plupart du temps par les prisonniers en dehors de rares moments de confiance, ce qui semble être le cas ici car la rencontre s'est faite sur plusieurs jours et la découverte de la proximité de leurs deux existences a pu favoriser cette confiance. Le deuxième moment se passe le 1^{er} janvier 1945, Bialot le raconte aussi dans l'émission de France Culture la Fabrique de l'histoire en 2005, mais il peine à trouver les mots tellement l'émotion le saisit. C'est un moment unique, « la seule fois où j'ai vraiment craqué en m'offrant une crise de larmes. ». Il se trouve au block 19 de l'hôpital au

milieu d'hommes « vidés de leurs dernières ressources » qui sont isolés des autres par leur souffrance ou leur agonie, qui parlent tout seul ou se parlent à eux-mêmes. Adolphe Dahan entre dans la chambre, c'est un « planqué » qui occupe la fonction de coiffeur, mieux vêtu et mieux nourri, il « organise » en économisant des cigarettes. Ce jour- là, il s'est procuré un paquet de Petits LU. Il fait alors le tour de ses amis pour le partager. Il se dirige vers Joseph, lui tend la main et lui dit « Bonne année Jo » en lui donnant un biscuit. La réaction de Joseph mérite d'être citée en entier : « *Lorsque j'ai réalisé que c'était vrai, que le biscuit n'était pas du toc, quand j'ai senti fondre la pâte entre mes lèvres, quelque chose a craqué et pendant quelques secondes, je suis redevenu un humain : j'ai pleuré* ». Il lui faut un temps pour se déconditionner des réflexes provoqués par la pénurie ainsi que de la méfiance accumulée à l'égard des autres prisonniers. Il exprime la durée que prend ce retour à l'humanité par un rythme ternaire qui allonge sa phrase. C'est le temps nécessaire à la sortie pour « quelques secondes » de la déshumanisation imposée par le camp. Les affects sont donc toujours là, sous la carapace protectrice et toujours en 2005 quand il tente de raconter devant un micro cet événement. Mais il a fallu des conditions particulières, l'hôpital où, malgré la maladie, il échappe en plein hiver aux travaux des kommandos, le geste amical un jour de fête et peut-être l'effet de surprise qui a pu tromper ses défenses psychologiques. On remarque l'expression « en m'offrant une crise de larmes » comme si c'était un luxe faisant courir un risque, celui de la faiblesse, synonyme de mort ici. D'ailleurs cela ne dure que quelques secondes. Dans la section des mourants de la durchfallstation, dite « section chiasse-merde et cadavres » souhaiter une bonne année à quelqu'un « ressemblait à de la provocation ».

Le troisième moment se situe quelques jours de l'évacuation du camp par les SS le 18 janvier et neuf jours avant la libération du camp par les Soviétiques. Cet épisode est lié à un déporté surnommé Jo le bouddhiste que l'auteur connaît depuis son séjour à Nay dans le Sud-ouest où son père lui avait acheté, très cher, une fausse carte d'identité grossière pour que Joseph, menacé par le STO, puisse quitter la ville pour Grenoble. Depuis, il vouait à cet homme malhonnête, une haine tenace à cause de cette carte qui aurait pu le faire arrêter. Or, le Bouddhiste, déporté à son tour, est admis au krankenbau où se trouve Joseph encore malade. Jo le bouddhiste est habile pour « organiser », c'est à dire trafiquer des objets divers au marché noir du camp, ce que Joseph fait très mal. Il a pu, en revendant des cigarettes, se procurer des gamelles de soupe supplémentaires. À l'immense surprise de Joseph, il les partage avec lui pendant deux jours : « J'ai cru rêver, partager sa soupe ? Ici ? [...]. C'est à partir de cette date, inoubliable pour moi, que le destin va prendre les choses en main ». Il se produit chez lui un sursaut, Bialot laisse entendre que cet homme lui a, d'une certaine manière, redonné en-

vie de vivre et de lutter par sa générosité à un moment d'extrême affaiblissement où il se qualifie lui-même de demi-musulman. Tous les deux demandent au médecin l'autorisation de quitter l'hôpital, le médecin la refuse à Bialot, qu'il considère comme trop faible et risquant d'être exécuté dans un fossé, mais il la donne à Jo. Le 18 janvier, Jo le bouddhiste quitte Auschwitz pour une « marche de la mort » à laquelle il ne survivra pas. Cet épisode contredit une certaine vulgate qui voudrait que les survivants aient été les plus inhumains des déportés, par exemple, les *prominenten* de Primo Levi, kapo et autres auxiliaires de la zone grise, prêts à tout pour survivre. Or on retrouve assez souvent l'importance qu'a pu jouer la solidarité comme facteur de survie, par exemple, dans les témoignages de Simone Veil et de Marceline Loridan-Ivens ou dans celui de Ida Grinspan qui parle de son groupe d'amies qui lui a permis de supporter cette condition.

3-4 La libération et après...

Enfin, Bialot, comme Primo Levi⁴⁹ ou Simone Lagrange⁵⁰ fait le récit précis de son odyssée picaresque mais dénué d'euphorie, de la libération du camp et du retour en France. Il quitte Auschwitz le 28 janvier 1945, pour rejoindre Cracovie à soixante kilomètres en compagnie de Simon, un camarade qui s'est muni d'une valise remplie de saccharine pour seul vivatique, ou plutôt comme monnaie d'échange avec les Polonais qui manquent de tout, eux aussi. Le retour des déportés des camps de la zone soviétique fut beaucoup plus compliqué que ceux des zones alliées en raison du manque de contact avec les représentants du gouvernement français. Bialot et son compagnon vont échouer à rejoindre la mission française de Christian Fouchet domiciliée à Lublin auprès du nouveau gouvernement polonais. La ligne de front interdit aussi tout retour par l'ouest. De plus, contrairement aux prisonniers de guerre et aux requis du STO, les autorités ignorent à la libération où se trouvent les déportés, les destinations des convois n'ayant pas été indiquées par les Allemands. La localisation d'Auschwitz est elle-même incertaine⁵¹. Les deux hommes sont recueillis d'abord dans une caserne tenue par les Russes avec des prisonniers de droit commun destinés à la Sibérie puis dans un centre d'accueil pour déportés Juifs. Ils trouvent ensuite un appartement mis à leur disposition par une professeure de français polonaise tout en étant nourris par des religieuses. À nouveau confinés dans une caserne russe, ils prennent finalement le train pour Lvov puis Odessa après trois

49 Primo Levi, *La Trêve*, 1963

50 Simone Lagrange, *Coupable d'être née*, L'Harmattan, 1997.

51 Annette Wieviorka, *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, 2003.

mois passés à Cracovie, de février à avril 45. Le retour vers Marseille se fait à bord de navires alliés. Pour Joseph Bialot, il s'agira du bâtiment norvégien le Bergensfjord.

3-5 Devenir porteur de la mémoire des autres.

Le troisième niveau du témoignage relève de la volonté de l'auteur de se faire le porteur de la mémoire des quelques êtres qui se sont révélés exceptionnels au KL. Exceptionnels surtout par leur refus de se laisser déshumaniser par le système concentrationnaire. C'est pour ces portraits, pour lesquels Bialot met tout son talent, que le témoignage d'un écrivain diffère de celui d'un simple déporté. Selon lui, s'opère à Auschwitz un grossissement des comportements humains, comme s'ils étaient observés au microscope, qui donne à ceux-ci une dimension éthique radicale : « Tout, dit-il, était paroxystique : actions, sentiments, comportements, y compris la lutte des classes dans sa forme la plus caricaturale ». Comme ce passage où il rapporte une conversation entre un détenu juif français prénommé Pierre, jeune juif parisien, dessinateur industriel, marié et père de famille et un SS :

« Aujourd'hui, c'est toi le Français qui fera la sélection (le choix, tous les dimanches, de ceux, trop faibles pour travailler, qui partiront à la chambre à gaz)

- Non, je ne la ferai pas, Herr Oberscharführer.

- Comme tu voudras, mais tu passeras au gaz le premier.

- A vos ordres Oberscharführer, j'irai au gaz le premier. ».

L'auteur n'a pas assisté à la conversation qui a eu lieu en 1943 mais constate que fin 44, Pierre est toujours vivant, « Des hommes, des femmes de cette trempe, on en trouve quelques-uns. Plus nombreux qu'il ne semble au premier abord. ».

Autre personne d'une dimension exceptionnelle, le docteur Pollack, qui exerce au block 19 de l'hôpital où se trouve l'auteur, un juif autrichien emprisonné depuis l'Anschluss en 1938 et passé par quasiment tous les camps nazis sauf Buchenwald. Il détonne par son humour et son habitude de donner à ses malades du « monsieur », ignorant ainsi la présentation par le matricule ; le seul du camp à le faire selon l'auteur qui en parle comme une volonté du médecin de rendre leur dignité aux condamnés à plus ou moins court terme : « une couronne princière offerte à une silhouette qui va finir sa vie ».

Joseph a été aussi marqué par de rares rencontres féminines à Auschwitz. Outre Odette, il évoque Micheline, une résistante rencontrée à Roanne, déportée dans le même convoi que lui et retrouvée à la halte au camp de Vittel. Elle lui offrira une tartine spontanément dans la ba-

raque à Birkenau. Comme Perla, une autre résistante qui lui apprit le Chant des Marais⁵², le chant des déportés, composé en 1933 dans le camp de travail nazi de Börgermoor en Basse-Saxe.

Angelo Rinaldi a intitulé sa critique du Nouvel Observateur *Le Rouge à lèvres d'Auschwitz*⁵³ en référence à un très beau passage consacré à la féminité au KL que Bialot introduit par l'expression « Rester une femme... lorsque tout s'écroule ». Il raconte un épisode étonnant de quatre déportées, Macha la Polonaise, Margot la Lilloise, Jeanne la Parisienne et Frida la Berlinoise qui, en économisant chaque jour un peu de leur margarine pas tout à fait quotidienne et en réduisant en poudre des morceaux de brique, réussissent à se fabriquer du rouge à lèvres : «...Lorsque fondent les muscles, lorsque s'enfuie le visage [...] Cosmétique ? Présent ! Le rouge brique est à la mode ! Toutes en rouge brique ! Masques de beauté ? Présent ! Vive la margarine ! Squelettes ! À vos soins ! À vos beautés ! ». Des femmes de toute l'Europe qui, selon l'auteur, ont fait preuve entre elles d'un altruisme inconnu chez les hommes.

Le 2 mai, au moment d'embarquer à bord du Bergensfjord, il prend conscience que les souvenirs des camarades morts au camp sont ineffaçables et sont comme « la punition des vivants » qui vont garder en eux les images et les odeurs du camp. Cela se confirme rapidement au passage du détroit de Messine lorsque les passagers admirent la torche rouge du Stromboli, il est pris, lui, d'un malaise en repensant aux fosses de Birkenau où l'on brûlait les cadavres en août 44. De même, l'arrivée dans la baie de Naples le 8 mai 45 où, en l'honneur de la capitulation allemande, des fusées de détresse rouges sont lancées des navires en guise de feu d'artifice monochrome illuminant le ciel, Joseph Bialot y voit « une ombre faite de l'hémoglobine de ceux que la guerre a dévorés ».

C'est en hiver que les jours rallongent se clôt par un dernier salut aux naufragés et aux rescapés des camps nazis : « *Salut les ombres* ».

Discussion et conclusion

⁵² *Dans ce camp morne et sauvage*

Entouré de murs de fer

Il me semble vivre en cage

Au milieu d'un grand désert ...

⁵³ Ibid

L'objet de ce mémoire de recherche était avant tout de tenter d'expliquer comment Joseph Bialot était arrivé à 79 ans à rédiger son récit-témoignage. Il s'agissait donc à travers les épisodes de sa vie avant, pendant et après la guerre de mettre à jour les conditions de production de ce témoignage. L'aspect sociologique a été abordé dans le premier chapitre qui montre qu'il n'était pas prédisposé à priori à devenir écrivain de part son origine populaire. Nous avons souligné une scolarité certes très courte, ce qui était, somme toute la norme pour les enfants des classes populaires immigrés ou non, mais plutôt brillante. Il manifesta un goût pour la lecture et les matières littéraires. L'autre élément du contexte sociologique, est la transmission par sa mère de sa culture juive polonaise en yiddish. Cette culture ayant donné beaucoup d'écrivains⁵⁴ et d'intellectuels, on peut la considérer comme un facteur essentiel de sa formation d'écrivain. Dès son retour d'Auschwitz, il a manifesté un désir d'écriture et de témoigner de son expérience qui s'est soldé par un échec. Nous avons vu que plusieurs facteurs ont empêché ce projet : le manque de maîtrise de l'écriture et le contexte de la Libération qui était encore marqué par ce que Pierre Laborie⁵⁵ appelle à la suite d'Henri Rousso, le « résistancialisme », correspondant à un imaginaire social privilégiant les récits des actions de la Résistance. Dans ce contexte de recherche de « héros » nationaux, le récit d'un jeune homme arrêté par un Français ultra-collaborationniste qui lui a demandé de baisser sa culotte était impensable. Bialot est un déporté racial, catégorie qui n'existait légalement pas encore puisqu'il fut considéré comme un déporté politique comme sa carte de déporté le mentionne. Nous sommes aussi attachés à montrer que la publication d'un tel récit était dépendant de l'historiographie. Celle-ci fut lente à naître et l'on peut considérer, que pour la France, c'est seulement dans les années 1980 que s'est constitué l'objet historique nommé Shoah. Les dates des ouvrages disponibles en français témoignent de ce retard en regard d'autres pays comme les États-Unis, Israël ou l'Allemagne. À titre d'exemples, il s'écoule dix-sept ans entre la parution aux États-Unis et la traduction française du livre de Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe* ; de même, *Si c'est un homme* de Primo Levi n'est retraduit et réédité qu'en 1987. Pierre Laborie s'inscrit en faux contre la vulgate qui voudrait que la France ait été résistancialiste de la Libération aux années 1970, puis que la tendance se soit inversée avec le film *Le chagrin et la pitié*, pour en faire un pays pétainiste. Selon lui, il n'y a eu que deux périodes de résistancialisme, la Libération et les années 58-69, marquées par le retour de De Gaulle au pouvoir. Cela confirme donc que les premières tentatives d'écriture de Bialot à la Libération

54 Impossible de les citer tous ici, mais je voudrais néanmoins nommer deux écrivains plus jeunes qui ont évolué dans le même terreau sociologique. Il s'agit de Robert Bober qui a connu Bialot et Georges Perec.

55 Pierre Laborie, *Le Chagrin et le venin*. Bayard, 2011

ne se sont pas faites dans un climat porteur. C'est justement à la fin des années 70 que Joseph Bialot devient un écrivain de romans policiers reconnu. Il fait ensuite une seconde tentative pour raconter sa déportation au début des années 80 avec *Les Éphémères*. Cette fois, de l'avis des éditeurs, le récit arrive trop tard. En 2002, un nouveau contexte, celui des paroles tardives, permet cette fois au livre de paraître. Sans espérer trouver des éléments factuels inédits concernant les faits abordés, nous avons voulu questionner ce témoignage pour les apports relevant plutôt de la micro-histoire. Que peut nous apprendre un récit littéraire sur des faits qui aujourd'hui sont archi-connus des historiens et entrés dans la mémoire collective ? C'est par une lecture analytique relevant de la démarche littéraire que j'ai abordé ces écrits de genres variés en tentant de percevoir une vérité propre, cherchant à se dire en pleine lumière tout au long du second vingtième siècle pour n'y parvenir qu'en 2002. En ce sens la parution de *C'est en hiver que les jours rallongent* est un effet de la constitution d'Auschwitz comme événement historique. Pierre Laborie⁵⁶, considère qu'Auschwitz, au vu du nombre infime de témoins rescapés et de la tentative d'effacement du crime par les auteurs, aurait pu disparaître de la mémoire collective. « Sa réalité a dû être patiemment et méticuleusement restituée ». c'est seulement lorsque que le nom d'Auschwitz a « pris son sens véritable » que le témoignage de Bialot a pu être reçu. Ce témoignage a, lui-même, dû être « patiemment et méticuleusement » constitué avant d'être restitué.

L'étude de la trajectoire du témoin et de ses écrits rejoint des recherches récentes dont on peut lire des comptes-rendus dans l'ouvrage dirigé par Judith Lindenberg, *Premiers savoirs sur la Shoah* (2017, CNRS Editions). Parmi les contributions de ce recueil, celle de Judith Lyon-Caen met en lumière l'itinéraire de Michel Borwicz, que l'on redécouvre en France. C'est un homme qui fut enfermé dans le ghetto de Lvov, puis dans le camp de Janowski dont il s'évade pour rejoindre la Résistance polonaise. En 1945, au sein de la Commission historique juive, il commence à rassembler des témoignages et à les éditer. Il poursuit ce travail en France où il s'est établi en 1947, en soutenant une thèse d'université en 1953 à partir de ses archives personnelles ramenées de Pologne. Cette thèse sera publiée au PUF sous le titre, *Ecrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie*⁵⁷ la même année. Selon Judith Lyon-Caen, il s'agit là de la première étude française sur les « écritures de la destruction ». Les chercheurs actuels qui travaillent dans ses programmes, rejettent, à la suite de Borwicz, l'usage strictement documentaire de ces « écrits de la catastrophe » (« *hurban* ») pour en considérer le travail d'écriture et l'élaboration littéraire. C'est aussi, ce que j'ai tenté de faire dans

⁵⁶ « L'événement, c'est ce qui advient à ce qui est advenu », entretien avec P. Laborie, de Pascale Goetschel et Christophe Granger in *Société et représentation*, n°32, février 2011

⁵⁷ Borwicz Michel, *Ecrits des condamnés à mort sous l'occupation*, Paris, PUF, 1953

ce mémoire. En particulier, dans le chapitre II, où j'ai cherché dans les œuvres de fiction de Bialot, les traces disséminées de son témoignage, œuvres où, pour reprendre la belle expression de J. Lyon-Caen, « le passé du témoin troue le présent de l'écrivain ». L'intérêt pour les écrits littéraires des victimes de la Shoah, ou plutôt ici de l'*hurban*, a abouti en 2016, à la redécouverte et à la traduction du journal de Janina Heschel, une jeune juive polonaise, *Dans les yeux d'une fille de douze ans*⁵⁸, paru en Pologne en 1946.

Les apports des ouvrages de Bialot, de ce point de vue, sont intéressants si on adopte une approche relevant de l'histoire culturelle du corps et des émotions. J'ai, me semble-t-il rejoint les problématiques proposées par Sarah Gensburger que l'on trouve dans le chapitre intitulé, *Des affects malgré tout*, dans l'ouvrage collectif très récent dirigé par Alain Corbin *Histoire des émotions* (2017). La thèse de l'auteur s'inscrit en faux de celle du psychiatre Bruno Bettelheim dans son livre *Survivre* (1952), qui affirmait que, pour survivre dans un lager, il était indispensable d'annihiler ses propres affects. Sarah Gensburger, à la suite du chercheur Terence Des Pres considère qu'il s'agit davantage d'une gestion des émotions qui autorise dans certaines conditions bien précises des « lâcher-prise » émotionnels. Les exemples cités dans la troisième partie du chapitre III de ce mémoire accréditent, me semble-t-il, cette thèse.

Pour comprendre ce nouveau contexte, l'apport des récents travaux de chercheurs venant plutôt de la littérature comparée comme Catherine Coquio et surtout Philippe Mesnard nous ont beaucoup aidé à établir une problématique. Philippe Mesnard, dans un article de 2014 déjà cité, intitulé *Mémoire « en progrès »*, se demande quelles sont « les conditions pour que l'expérience de la violence radicale subie par des groupes (je rajouterais, ou un individu) soit transformée en récit pour être transmise ». Il nous place au cœur de la problématique de cette recherche. Dans son article, il établit que ces conditions dépendent de l'identité du groupe. Pour lui, ce sont les récits mémoriaux qui narrent des actions, par exemple, l'épopée de la France Libre, les Maquis..., qui fondent l'identité d'un groupe à un moment donné. Cela pose la question de l'auteur de ces actions et de ces récits. Comme ce sont les récits qui fondent l'identité du groupe, si l'auteur est un Résistant, le groupe entier est résistant ou plutôt se donne une représentation de lui-même en Résistant. Cela donne le résistancialisme. Par contre, on voit l'impossibilité d'intégrer des récits de « victimes vulnérables » comme le furent les Juifs (non résistants). Comment s'identifier à une « identité narrative » qui a été arrêtée, torturée puis déportée, en baissant son pantalon, et comme le dit Joseph, « en fonction de la taille de son prépuce ». Mon travail a été de montrer que cela lui a été longtemps impos-

⁵⁸ Janina Heschel, *Dans les yeux d'une fille de douze ans*, Paris, Garnier, 2016

sible jusqu'à l'arrivée d'un nouveau régime mémoriel qui accepte les récits des victimes vulnérables. Ce qui donne une nouvelle identité au groupe. J'en profite pour sortir du cas français et rappeler que *Si c'est un homme*, a été dans un premier temps refusé par le grand éditeur turinois Einaudi et édité, avec un faible tirage, par un éditeur indépendant, Francesco De Silva . Ce n'est qu'après la parution de *La Trêve* en 1963 qu'il sera édité par Einaudi et connaîtra le succès. *La Trêve* est un récit plus épique, avec moins de pathos et parfois drôle, il donne une image du déporté à laquelle il est plus facile de s'identifier. L'autre Levi, Carlo, le grand résistant, a eu beaucoup plus de succès en 1945, avec le récit de sa résidence forcée, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*. Pour Philippe Mesnard, c'est le groupe qui fabrique « l'identité narrative » dont il a besoin.

Avec l'époque contemporaine, on s'est davantage orientée vers la victime que vers le héros, ceux-ci sont relégués au second plan, probablement depuis la fin des guerres coloniales. On s'intéresse aux femmes violées en temps de guerre, aux mutins, aux civils, aux soldats coloniaux, aux enfants, à ceux qui meurent de faim dans les asiles ou qui y sont relégués, comme les « tremblants » souffrants de l'obusite ... Bref, tous ceux qui ne renvoient pas une image héroïque de la guerre, à une « culture de guerre », quitte à créer une concurrence entre ces victimes. On assiste à une « débrutalisation » des représentations avec l'arrivée de ces nouveaux témoins. Selon Mesnard, les guerres coloniales ont servi de levier pour ce changement de paradigme, il rappelle que Claude Lanzmann et Pierre Vidal-Naquet ont été engagés contre la guerre d'Algérie avant de l'être pour la reconnaissance du génocide des Juifs. De plus, dans le sillage du travail de mémoire sur la Shoah, l'intérêt pour les victimes s'est porté sur les autres génocides du XX^e siècle.

Le témoignage occupe dans ces problématiques une place plus importante qu'auparavant. La présentation d'un séminaire de l'EHESS intitulé, *Savoir du témoignage en Europe XX^e – XXI^e*, l'affirme explicitement : « De la Première guerre mondiale au génocide des Tutsis au Rwanda, de la Shoah à la guerre d'Algérie, la question du témoignage occupe une place croissante dans les savoirs sur les violences extrêmes de notre temps. ».

Les sources primaires

A/ Les œuvres littéraires de Joseph Bialot utilisées dans cette étude :

Le Salon du prêt-à-saigner, Paris, Gallimard, 1979.(Policier)

La nuit du souvenir, Paris, Gallimard, 1990.(Policier)

La gare sans nom, Paris, Le Seuil, 1998. (roman historique)

La station Saint-Martin est fermée au public, Paris, Fayard, 2004. (roman historique)

186 marches vers les nuages, Paris, Métailié, 2009. (roman historique)

B/ Les interviews de Joseph Bialot :

Musée de la Résistance et de la Déportation de Grenoble, interview réalisée par Jean-Claude Duclos, directeur du musée, Pascal Estadès, historien, en présence de madame Bialot, Olivier Cogne et Nathalie Cornavin le 1^{er} octobre 2005. Cette interview est consacrée au passé de résistant de Joseph Bialot et à son parcours de 1939 jusqu'à son arrestation à Grenoble. Il ne parle pas d'Auschwitz.

b) **La Fabrique de l'histoire**, France Culture, interview réalisée par Emmanuel Laurentin, le 10 janvier 2005. Interview réalisée à l'occasion des soixante ans de la libération d'Auschwitz. Il est essentiellement question de la détention dans ce camp.

c) **L'Heure des livres**, France Culture, réalisée par Tewfik Hakem, consacré à son témoignage *C'est en hiver que les jours rallongent*.

d) **Un jour, un livre**, capsules audiovisuelles de deux minutes d'Olivier Barrot sur France 3, disponible sur le site ina.fr. La première datant de 2003, est consacrée à son récit d'Auschwitz, il évoque le « transport » arrivé en même temps que son convoi ainsi qu'Odette. En 2005, une autre émission consacrée au roman *La Station Saint Martin est fermée au public*.

e) **Trois entretiens** réalisées par mes soins de Gérard Bialot, fils de Joseph, d'Isabelle Mégevet, fille d'un ami intime de Joseph qui l'a connu elle-même. D'Olivier Cogne,

historien et ancien directeur du Musée de la Résistance et de la Déportation de Grenoble et gendre d'Isabelle Mégevet. Il est à l'origine de l'interview réalisée dans ce musée en 2005.

C/ Les critiques littéraires parues dans la presse

Portant sur *C'est en hiver que les jours rallongent* :

- Le Nouvel Observateur, *Le rouge à lèvres d'Auschwitz*, Angélo Rinaldi, 30/10/2002
- Libération, *Les arbres d'Auschwitz*, Marc Semo, 05/12/2002.

Portant sur *La Station Saint-Martin est fermée au public* :

- Le Nouvel Observateur, *Le voyageur sans bagage*, Jérôme Garcin, 8/10/2004
- Libération, *Le pyjama rayé*, Marc Semo, 30/11/2004

Article sur le retour des camps et la paroles des survivants paru à l'occasion des 60 ans de la libération d'Auschwitz.

- Libération, *Au Lutétia, le silence des survivants*, Marc Semo, 24/01/2005

Nécrologies parues lors de son décès en 2012

- Le Figaro, *Joseph Bialot s'est éteint*, Bruno Corty, 28/11/2012
- Le Monde, *Décès de l'écrivain Joseph Bialot, survivant de la Shoah*, anonyme, 28/11/2012
- Marianne, *Joseph Bialot, tenue rayée, prêt à porter et polar*, Guy Konopnicki, 28/11/2012
- Libération, *Joseph Bialot, l'écriture après l'hiver*, anonyme, 27/11/2012

D/ Documentaire sur Joseph Bialot

- *C'est en hiver que les jours rallongent*, François Chayé, extraits lus par Jacques Bonnafé, 2004, production Films Pénélope, visible sur la plate-forme Vimeo, 52mn.

Les sources secondaires

a) Autres témoignages de rescapés cités dans ce mémoire :

- BORLAND Henri, « *Merci d'avoir survécu* », Paris, Le Seuil, 2011.
- BUZIN Élie, *J'avais 15 ans, Vivre, survivre, revivre*, Paris, Alisio poche, 2018
- GRINSPAN Ida et POIROT-DELPECH Bertrand, *J'ai pas pleuré*, Paris, Robert Laffond, 2002.
- LAGRANGE Simone, *Coupable d'être née, adolescente à Auschwitz*, Paris, L'Harmattan, 1997.

- LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Rome, 1947, 2^{ème} édition 1958, Rome, Einaudi. Pour l'édition française : Paris, Buchet-Chastel, 1961 puis, Juillard, 1987 pour la 2^{ème} édition avec une nouvelle traduction.
- *La Trêve*, Paris, Bernard Grasset, 1966 pour la traduction française.
- *Les naufragés et les rescapés*, Turin, 1986, Paris, Gallimard, 1989.
- PAPIERNIK Charles, *Une école du bâtiment à Auschwitz, le 43 933 raconte*, Paris 1993.
- STERN Anne-Lise, *Le savoir-déporté*, Paris, Le Seuil, 2004.
- VEIL Simone, *Une vie*, Paris, Stock, 2007.

b) Ouvrages qui m'ont permis de mettre au point ma démarche :

JABLONKA Ivan, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Le Seuil, 2012
PERROT Michelle, *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset, 2012

Bibliographie

Histoire de la Shoah, Auschwitz, les persécutions et les témoignages, le nazisme :

- AZOUVI, François, *Le Mythe du grand silence : Auschwitz, les Français, la mémoire*, Paris, Fayard, 2012
- BORWICZ, Michel, *Ecrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie*, Paris, PUF, 1953, Gallimard, 1973, Folio, 1996.
- BRAYARD Florent, *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, Paris, Le Seuil, 2012.
- BRUTTMANN Tal, *La logique des bourreaux (1943-1944)*, Paris, Hachette, 2003.
- *Auschwitz*, Paris, La Découverte, collection Repères, 2015.
- *Les 100 mots de la Shoah* (avec Christophe TARRICONE), Paris, PUF, collection Que sais-je ? 2016.
- CHAPOUTOT Johann, *La loi du sang, penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014.
- FRIEDLÄNDER Saul, *L'Allemagne nazie et les Juifs, Les années d'extermination 1939-1945*, New-York, Harper-Collins, 2007, Paris, Le Seuil, 2008 pour la traduction française.
- PRESSAC Jean-Claude, *Les crématoires d'Auschwitz*, Paris, CNRS Editions, 1993.
- HILLBERG Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, vol II, Paris, Gallimard, 1988.
- LINDENBERG Judith, dir., *Premiers savoirs sur la Shoah*, Paris, CNRS Editions, 2017.
- POLIAKOV Léon, *Le Bréviaire de la haine*, Paris, Gallimard, 1955 (première étude sur la Shoah à partir d'archives allemandes)
- WIEVIORKA Annette, *Déportation et génocide, Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992.
- *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998
- *Auschwitz, l'histoire d'un lieu*, Paris, Fayard/Pluriel, 2005
- WORMSER-MIGOT Olga, *Le système concentrationnaire nazi 1933-1945*, Paris, PUF, 1968 (première thèse de doctorat française sur les camps nazis)

Témoignages de rescapés des camps lus ou consultés mais non cités :

- ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Paris, La Cité universelle, 1947 puis Gallimard, 1957.
- BRAUN Sam, *Personne ne m'aurait cru alors je me suis tu*, Paris, Albin-Michel, 2008.
- DELBO Charlotte, *Le convoi du 24 janvier*, Paris, Minuit, 1965.
- *Auschwitz et après*, vol. I et vol. II, Paris, Minuit, 1970, 1971.
- HESCHELES Janina, *Dans les yeux d'une fille de douze ans*, Paris, Garnier, 2016
- KLÜGER Ruth, *Refus de témoigner*, Paris, Vivianne Hamy, 1997
- LORIDAN-IVENS Marceline et INAUDIAK Elisabeth., *Ma vie balagan*, Paris, Robert Lafond, 2008.
- MÜLLER Filip, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, Paris, Pygmalion, 1980.
- NOVAC Ana, *Les Beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland, 1996. (le seul journal écrit dans le camp d'Auschwitz)
- POZNER Vladimir, *Descente aux enfers. Récits de déportés et de SS d'Auschwitz*, Paris, Juillard, 1980.
- RAJCHMAN Chil, *Je suis le dernier Juif*, Paris, éditions des Arènes, 2009 (un des rares témoignages sur Treblinka écrit en 1943-44 après son évasion)
- ROUSSET David, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Editions du Pavois, 1946, puis Minuit, 1981
- SERENY Gitta, (témoignages recueillis par) *Au fond des ténèbres*, Paris, Denoël, 1975
- WELLERS Georges, *De Drancy à Auschwitz*, Paris, Editions du Centre, 1946

WIESEL Elie, *La nuit*, Paris, Minuit, 1958.

WORMSER-MIGOT Olga (et Henri Michel), *Tragédie de la déportation, 1940-1945*, Témoignages de survivants des camps de concentration allemands, Paris, Hachette, 1955 (premier recueil français de témoignages de survivants)

L'histoire et la littérature :

COQUIO Cathérine, *Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 2015

JOUHAUD Christian, RIBARD Dinah, SHAPIRA Nicolas, *Histoire, Littérature, Témoignages*, Paris, Gallimard, 2009.

LYON-CAEN Judith, RIBARD Dinah *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010

Sur le corps et les émotions dans les camps :

BECKER Annette, « *Exterminations, le corps et les camps* » in *L'histoire du corps*, dir. Alain Corbin et alii, Paris, Le Seuil, 2006.

GENSGURGER Sarah, « *L'univers concentrationnaire : les affects malgré tout* », in *Histoire des émotions*, tome 3, Alain Corbin et alii, Le Seuil, 2017.

Sur le contexte grenoblois pendant l'Occupation:

BRUTTMANN Tal, *La logique des bourreaux*, op. cit.

COLLIN Claude, *Jeune combat, les jeunes Juifs de la MOI dans la Résistance*, Grenoble, PUG, 1998.

GERMAIN Séverine, *Guy Eclache, enquête sur un ultra de la Collaboration*, Grenoble, PUG, 2018

GIOLITTO Pierre, *Grenoble, 40-44*, Paris, Perrin, 2001.

MULLER Claude, *Dauphiné 1939-1945, Les Sentiers de la Liberté*, Romagnat, éditions De Borée, 2003.

Table des matières

Introduction.....	7
Chapitre 1 : Qui est Joseph Bialobroda ?.....	15
1. NAISSANCE À VARSOVIE ET JEUNESSE BELLEVILLOISE.....	15
1-1 « EN POLOGNE, C'EST À DIRE NULLE PART » ALFRED JARRY, UBU ROI.....	15
1-2 ÊTRE IMMIGRÉ À BELLEVILLE DANS LES ANNÉES 30.....	15
1-3 UNE SCOLARITÉ ÉLÉMENTAIRE « BRILLAMMENT ARRÊTÉE À BAC MOINS 4 ».....	17
2. L'EXODE VERS LE SUD.....	18
2-1 LE BÉARN, PREMIER REFUGE.....	18
2-2 GRENOBLE EN ZONE D'OCCUPATION ITALIENNE.....	18
3. LE « REFUGE GRENOBLOIS ».....	19
3-1 L'ILLUSION DE LA LIBERTÉ.....	19
3-2 LES ORGANISATIONS DE LA RÉSISTANCE COMMUNISTE À GRENOBLE.....	20
4. LA TENTATIVE POUR INTÉGRER LA RÉSISTANCE ACTIVE ET L'ARRESTATION PAR LES ULTRA-COLLABORATIONNISTES.....	21
4-1 UN MILITANT-RÉSISTANT CLANDESTIN DE L'UNION DES JEUNESSES JUIVES.....	21
4-2 INTÉGRER LES « SPORTIFS » POUR PARTICIPER À LA LUTTE ARMÉE.....	22
4-3 FONCTIONNAIRE POUR LE GOUVERNEMENT DE VICHY.....	22
4-4 ENTRE LES MAINS DES ULTRAS DU GROUPE BARBIER.....	24
4-5 LE CONVOI 78 DU 11 AOÛT 1944.....	26
Chapitre 2 : Les conditions de production du témoignage	27
1. DEVENIR ÉCRIVAIN POUR TÉMOIGNER DE L'INDICIBLE.....	27
1-1 LES PREMIÈRES TENTATIVES.....	27
1-2 LES ÉPHÉMÈRES, ÉCHEC D'UN PROJET AMBITIEUX.....	28
2. UNE PREMIÈRE CARRIÈRE D'ÉCRIVAIN DANS LE ROMAN POLICIER.....	28
2-1 LE SALON DU PRÊT-À-SAIGNER.....	28
2-2 « TOUT ET RIEN LES RAMÈNE LÀ-BAS », <i>LA NUIT DU SOUVENIR</i>	30
3. LA DISSÉMINATION D'ÉLÉMENTS AUTOBIOGRAPHIQUES DANS LES ROMANS HISTORIQUES.....	32
3-1 LA GARE SANS NOM.....	32

3-2 LES AUTRES ROMANS HISTORIQUES ABORDANT LA PÉRIODE DE LA GUERRE.....	39
---	----

Chapitre 3 : Un témoignage tardif : *C'est en hiver que les jours rallongent* 43

I. LA RÉCEPTION DE L'ŒUVRE.....	43
1-1 LE PRIMO LEVI FRANÇAIS ?.....	43
1-2 LE PRIX WIZO 2003, UN PRIX QUI L'INSCRIT DANS L'HISTOIRE JUIVE ET LA LITTÉRATURE DE LA SHOAH.....	44
1-3 RESSEMBLANCES ET DIFFÉRENCES ENTRE BIALOT ET PRIMO LEVI	45
2. DE QUOI JOSEPH BIALOT A-T-IL ÉTÉ LE TÉMOIN À AUSCHWITZ ?.....	47
2-1 BIRKENAU AOÛT 44.....	48
2-2 LE TÉMOIGNAGES ET SES LIMITES.....	49
3. LE CORPS, LES ÉMOTIONS ET LES TRAUMATISMES DE LA MÉMOIRE.....	51
3-1 LE SAVOIR-DÉPORTÉ : UNE EXPÉRIENCE DE LA DÉSHUMANISATION.....	51
3-2 LE BIPOUVOIR EXERCÉ SUR LES CORPS DES PRISONNIERS.....	53
3-3 DES AFFECTS ANNIHILÉS ?.....	55
3-4 LA LIBÉRATION ET APRÈS.....	58
3-5 DEVENIR PORTEUR DE LA MÉMOIRE DES AUTRES.....	59
Discussion et conclusion.....	60
Les sources primaires.....	65
A/ LES ŒUVRES LITTÉRAIRES DE JOSEPH BIALOT UTILISÉES DANS CETTE ÉTUDE :.....	65
B/ LES INTERVIEWS DE JOSEPH BIALOT :.....	65
C/ LES CRITIQUES LITTÉRAIRES PARUES DANS LA PRESSE.....	66
LES SOURCES SECONDAIRES.....	66
Bibliographie.....	68